5

EN VENTE
…es principaux libraires.

PRIX : 30 CENTIMES.

EN VENTE
Chez les principaux libraires.



# ...OUCOU! AH! LA VOILA!

REVUE DE L'ANNÉE 1861 EN TROIS ACTES ET SIX TABLEAUX

PAR M. SAINT-AGNAN CHOLER

Décors de M. V. Simon. — Costumes dessinés par M. Chatinière.

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Luxembourg, le 1er janvier 1862



## DISTRIBUTION DE LA PIÈCE

| Rôles | Interprètes |
|---|---|
| …IN / …UE / …LOR / …MME X / …-CARABO | MM. Dethoges. |
| …ULE | Anatole. |
| …INET | Tousé. |
| …R | Marchetti. |
| …US / …RAPHE / …ARD | Benjamin. |
| …ARAPLUIES / …L | Tallin. |
| …T / …QUET | Ducrot. |
| …N / … / …MATEUR | Edward. |
| …E DU 20 MARS / … / …MATEUR | Benedick. |

| Rôles | Interprètes |
|---|---|
| UN HUISSIER / CONSOMMATEUR | Ladislas. |
| LA VIEILLE / VICTOIRE / LA REVUE / LES TUILERIES / CHICARDINETTE | Mmes Caspari. |
| LA PIÈCE DE 5 FRANCS / MADELON / LA COMÉDIE | Léa Guimond. |
| FLONFLON / LE VIN / MUSETTE / LA PIÈCE A FEMMES | Jacobus. |
| LA COMÈTE | Stéphanie. |
| LARIRETTE / LE BOIS DE VINCENNES / FATMÉ | Daniel. |
| LA GAITÉ / L'EAU DE CHAMPAGNE / ZORAIDE | Louisa. |
| FARIDONDAINE / PHRYNÉ | Berthe. |

| Rôles | Interprètes |
|---|---|
| LE LYRIQUE / L'EAU DE PASSY / LE CARNAVAL / L'ABSINTHE | Alice. |
| HYDROFÈRE / CANAL SAINT-MARTIN | Claudie. |
| LE PARC MONCEAUX / L'EAU D'IVRY / L'AMBRETTE | Rose Bruyère. |
| L'EAU DE CHAILLOT / ZULÉMA | Clémence. |
| L'EAU DE SAINT-OUEN / GRENOUILLARD | Brect. |
| LE POSTILLON / LE PIED-QUI-A-DES-CORS / UN MATELOT | Mathilde. |
| CAUDA | Céline. |
| LE VESINET / UN MATELOT | Irma. |
| L'ŒIL-EN-COULISSE / UN MATELOT | Desrosiers. |

### LA RETRAITE AUX TUILERIES

…AMBOUR-MAJOR, la petite Laorie. — FIFRES, Mesdames Jacobus, Stéphanie, Louisa, Alice, Berthe, Clémence. — TAMBOURS, Mesdames Claudie, Céline, Mathilde, Rose Bruyère, Irma, Desrosiers.

### LA SABOTIÈRE

Madame GASPARI. — M. ANATOLE.

Digitized by Google

763,53



# ACTE PREMIER.

Une auberge. Une cour couverte d'une treille, fermée au fond par des treillis de vigne vierge et autres plantes grimpantes. Entrée au fond. Portes latérales, donnant dans des bâtiments.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LARIRETTE, FLONFLON, FARIDONDAINE.

(*Toutes trois sont groupées à la porte du fond, faisant des signes d'adieu et prenant congé de gens qui s'éloignent.*)

TOUTES TROIS.

AIR : *Bon voyage, M. Dumollet.*

Bon voyage,
Et partez en paix!
Dans vot' pays retournez sans naufrage.
Bon voyage,
Et partez en paix!
Rappelez-vous la France et les Français.

LARIRETTE (*regardant au dehors.*)

Là-bas, suivant la route qui poudroie,
Ils font encore un signe de la main.
Ils sont déjà trop loin pour qu'on les voie;
Ils vont tourner le coude du chemin.

TOUTES TROIS.

Bon voyage,
Et partez en paix, etc.

FLONFLON (*descendant*). Bonsoir, messieurs les ambassadeurs!

FARIDONDAINE (*de même*). En voilà un pays qui peut se flatter d'être représenté! Si on juge des autres par l'échantillon... le cuivre et l'acajou ne doivent pas y coûter cher.

FLONFLON. Chut! Il est défendu de plaisanter avec ça.

AIR : *De la Colonne.*

Siam! O pays de l'aurore,
Royaume au fabuleux renom,
Nous n'connaissions de toi naguère encore
Que le jeu qui porte ton nom. (*Bis.*)
Mais de si loin sentant notre puissance,
Tes envoyés nous demandent merci;
Et rien que de les voir ici,
C'est nos' gloire pour la France. (*Bis.*)

LARIRETTE (*descendant à son tour*). Bravo! Voilà un couplet de fait. Ça marche.

FLONFLON. Et rondement. Ma foi! mes sœurs, nous pouvons nous avouer à nous-mêmes que nous avons eu une heureuse idée. La comédie ne battait plus que d'une aile...

FARIDONDAINE. Le vaudeville ne marchait plus que d'une patte...

LARIRETTE. Nous nous sommes dit que le règne de la pièce de circonstance...

FARIDONDAINE. De la pièce journal...

FLONFLON. De l'actualité, en un mot...

LARIRETTE. Que ce règne était à la fin venu.

FLONFLON. Malheureusement la revue du jour de l'an avait usurpé le monopole de ces sortes de choses.

FARIDONDAINE. Il s'agissait de l'en déposséder.

LARIRETTE. C'est pourquoi toutes trois, Larirette, Flonflon et Faridondaine, nous avons profité de l'absence de l'usurpatrice, qui est allée, pour affaires de son état, courir en Chine, en Amérique, au diable...

FLONFLON. Et nous avons ouvert cette auberge située à l'une des nouvelles barrières de Paris.

LARIRETTE. Ici, nous voyons tout ce qui arrive.

FLONFLON. Quelle rafle! pauvre revue!

AIR : *Ra fla fla.*

Ra fla fla!
Mes sœurs, j'en ris déjà,
Ra fla fla!
Quand elle reviendra,
Elle aura
Tout ce qui restera.
Ra fla fla! fla fla!

FLONFLON.

Avec bonheur, je rêve sa défaite,
Dépêchons-nous, mes sœurs, de moissonner.
Je veux qu'ici, trouvant la moisson faite,
Elle n'ait plus après nous qu'à glaner.

TOUTES.

Ra fla fla! etc.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, UNE VIEILLE MENDIANTE (*entrée avant le couplet.*)

LA VIEILLE (*à part.*) Ah! j'arrive à temps.

MÊME AIR.

Je vois qu'ici contre moi l'on conspire,
On veut tout prendre et ne me laisser rien.
Mais je saurai défendre mon empire;
Oui, je le vois, je reprendrai mon bien.

ENSEMBLE.

LARIRETTE, FLONFLON, FARIDONDAINE.

Ra fla fla! j'en ris déjà, etc.

LA VIEILLE.

Ra fla fla!
C'est ce que l'on verra.
Ra fla fla!
Pour mettre le holà
Me voilà!
Maintenant je suis là.
Ra fla fla! fla fla!

LA VIEILLE. Pardon, excuse, mes belles demoiselles...

FARIDONDAINE. Quelqu'un!

LARIRETTE. Que désirez-vous, brave femme?

LA VIEILLE. La charité, s'il vous plaît?

AIR : *Chanson de Fortunio.*

Je suis pauvre, et je suis bien vieille.
Dans votre cœur,
Souffrez que la pitié s'éveille,
En ma faveur.
Je fus riche, brillante, heureuse;
J'allais jetant
Mon rire et ma chanson joyeuse
Au gré du vent.
A présent, ma détresse est grande,
En vérité!
On m'a tout pris, et je demande
La charité!

LARIRETTE. Peuh! Passez votre chemin, ma bonne.

FLONFLON. Nous autres, pièces de circonstance, nous n'avons pas trop pour nous.

FARIDONDAINE. Voyons! vous n'avez rien absolument rien pour payer votre écot!

LARIRETTE. Pas un cancan?

FLONFLON. Pas une petite nouvelle?...

FARIDONDAINE. Si peu nouvelle qu'elle soit?

LARIRETTE. Nous ne sommes pas difficiles, allez!

LA VIEILLE. Ah! dam! je ne suis pas faite d'hier...

FLONFLON. Ça se voit.

LA VIEILLE. Et j'ai vu bien des choses dans ma vie.

AIR : *d'Hervé. (D. Quichotte et Sancho.)*

Vieille centenaire,
J'ai vu sur la terre
Sottise prospère,
Talent oublié;
Le vol et l'usure
En bonne posture,
Le vice en voiture,
Le mérite à pied.
Et j'ai ri, j'ai ri, j'ai ri de pitié!
J'ai ri quand j'ai vu l'argent des pères déshonnêtes
Fondre aux mains des fils, et le daim naître du vautour;
J'ai ri de bon cœur en voyant par quels chemins bêtes
Le bien mal acquis s'en va de la flûte au tambour.
J'ai ri des coquettes,
De l'époux payant
Les belles toilettes
Faites pour l'amant.
J'ai ri de voir comme
Au but le plus faux
On peut mener l'homme
Avec de grands mots.
De rire enfin lasse,
Des gens sérieux
J'ai vu la grimace...
Et j'ai ri bien mieux.
J'ai, dans mon voyage,
Ri du sot, du sage,
Ri du mariage,
Et ri des amours.
On dit que tout change.
Pourtant, chose étrange!
On s'épouse, on mange,
On s'aime toujours.
Et j'en ris encore et j'en ris toujours!

REPRISE ENSEMBLE.

Elle a, quel voyage, etc.
Elle en rit encore, elle en rit toujours!

LARIRETTE. Et patati, et patata! En voilà des nouveautés!

LA VIEILLE. C'est vieux, mais c'est toujours neuf.

FLONFLON. Bah! ces rengaines-là, c'est bon pour la revue, qui dit toujours la même chose.

LA VIEILLE. La revue! je la connais. Elle est née de mon temps, en l'an 6.

FARIDONDAINE. Hé! bien, allez lui porter vos radotages.

LA VIEILLE. Oui, j'irai, et faute d'autre chose à railler, elle se moquera de vous.

LARIRETTE. De nous?

LA VIEILLE. Elle se gênera!

AIR : (*De la Fanchonnette.*)

De vos couplets d'circonstance
Ell'dira, vous allez voir,
Qu'ils sont faits longtemps d'avance,
Et dis'nt au choix blanc ou noir.
Ah! ah! sa chansonnette
Sur vous en dira,
Lon la rirette!
Ah! ah! sa chansonnette
De vous se moqu'ra,
Lon la rira.

FARIDONDAINE. Je crois qu'elle se permet de nous attraper.

LA VIEILLE.

*Même air.*

De vos scèn' mal emmanchées
Ell'dira qu'elles sont gauch'ment
Avec un fil attachées,
Et qu'encor c'est un fil blanc.
Ah! ah! sa chansonnette, etc.

REPRISE ENSEMBLE.

Ah! ah! sa chansonnette
Sur nous en dira,
Lon la rirette!
Ah! ah! sa chansonnette!
De nous se moquera.

FLONFLON. Décidément elle se moque de nous.

FARIDONDAINE. Nous ne devons pas le souffrir.

LARIRETTE. Allons, file, vieille sorcière.

LA VIEILLE. Je m'en vais... je m'en vais. Mais vous me reverrez.

FLONFLON. Jamais!

TOUTES TROIS.

AIR : *Tant va l'Autruche à l'eau.*

Eh! allez donc!
Partez donc!
Filez donc!
Car, ici, ma chère,
On n'peut rien vous faire.
Eh! allez donc!
Partez donc!
Filez donc!
On est maître en sa maison.
Partez donc!
Filez donc!

LA VIEILLE.

Ah! méchantes, ma misère
N'a pu toucher votre cœur.
Je m'en vais. Mais, je l'espère,
Ça vous portera malheur.

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

(*Flonflon, Larirette et Faridondaine, poussent la vieille jusque dehors.*)

## SCÈNE III.

LIMOUSIN, puis FLONFLON, LARIRETTE, FARIDONDAINE.

LIMOUSIN (*entrant.*) Ohé! la maison!

FARIDONDAINE. Voilà!

FLONFLON. Qu'est-ce qu'il faut vous servir?

LIMOUSIN. Rien, j'ai déjeuné. Donnez-moi seulement un litre à douze, un quart de fromage d'Italie, et un croûton de deux livres, là. (*Il va s'asseoir.*)

Digitized by Google

LARIRETTE. Un instant! nous n'hébergeons que les gens qui nous connaissons. D'où venez-vous? Où allez-vous?

LIMOUSIN. Faut que je me décline? Ça me va; je gagne à être connu. Pour lors, je suis donc venu de Saint-Léonard, Haute-Vienne, avec une mie de pain dans ma poche, et j'y retourne avec des sonnettes.

FLONFLON. Et vous avez gagné ça?

LIMOUSIN. A faire mon état, donc... Et c'est un état qui va bien, par le temps qui court.

AIR : *Ronde de la Peyrouse.*

Ouvrier
Terrassier,
Je bouleverse,
Et renverse
Et traverse:
Limousin
Pas lambin,
J'ai toujours la pioche en main,
Je pioche, pioche, pioche, pioche, je pioche dès
(le matin. (*Bis*).
Que de boul'varts superbes
Déjà dus à mon art!
Je viens de Malesherbes
D'achever le boul'vart.
Qu'un beau jour ça me prenne,
Et j'achèv' d'un coup d'main
L'boulevart du prince Eugène
Et le boulevart Saint-Germain.
Ouvrier
Terrassier, etc.

REPRISE ENSEMBLE.

Ouvrier, etc.

LIMOUSIN.

J'ai creusé d'la Mad'leine
Au villag' Levallois
Un fossé qui s'promène
Entre deux murs tout droits.
De chaque côté perchées
De chemin couvert,
Les maisons haut perchées
Ma rest'les pieds en l'air. (*Bis*.)

REPRISE ENSEMBLE.

LARIRETTE. Le fait est que, si vous n'y prenez pas garde, les maisons auront le vertige et elles dégringoleront dans le ravin.

LIMOUSIN. Tant mieux! Ça sera de l'ouvrage de faite. Faut que ça s'aplanisse. A bas la petite Pologne! Aussi, j'ai coupé ça par la racine. Déjà on n'a qu'à passer sur mon boulevart et à lever le nez. On se dira tout de suite que les ceux qui habitent là, c'est la plus haute société de Paris.

FARIDONDAINE. J'allais le dire.

LIMOUSIN. Oui, mais moi, je l'ai dit. Ce n'est pas le tout de se lever de bonne heure...

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, LE PARC-MONCEAUX.

LE PARC. Ah! enfin! je vous rattrape, vous, farceur! Vous êtes parti sans achever de me poser ma grille.

FLONFLON. Ah! le joli petit bonhomme!

LIMOUSIN. C'est le Parc-Monceaux.

LE PARC. Le jardin à la mode. Tout Paris traverse mes allées deux fois par jour, et les enfants ne veulent plus jouer ailleurs que chez moi.

AIR : *de la mère Michel.*

Ah! courez, courez! courez!
Petites filles,
Fraîches, gentilles!
Ah! courez, courez, courez!
Un jour, hélas, vous grandirez!
Tout enfants que vous êtes,
Déjà vous montrez, (*bis*).
Vaniteuses, coquettes,
Ce qu'un jour vous serez.

LIMOUSIN. Ah! qué malheur!

LE PARC.

En jouant,
En sautant,
Vous gagnez les toilettes...
En jouant,
En sautant,
Vous pensez à l'argent.
Ah! courez, courez, courez... etc.

REPRISE ENSEMBLE.

Ah! courez, etc.

LE PARC.

Un jour l'âme inquiète,
Et baissant les yeux. (*bis*.)
Vous viendrez en cachette
Trouver quelque amoureux.

LIMOUSIN. Et allez donc!

LE PARC.

Et ces doux
Rendez-vous
Seront vos jours de fête.
A ces doux
Rendez-vous
On trompe les époux.
Ah! courez, courez, courez, etc.

REPRISE ENSEMBLE.

LE PARC.

Un jour par mes allées,
Vous irez au bois, (*bis*.)
Largement étalées
Dans un' voiture au mois.

LIMOUSIN. Et du pain!

LE PARC.

Vos galants,
Vos amants
De ces jupes gonflées,
Vos galants,
Vos amants
Seront les plus contents.
Ah! courez, courez, courez, etc.

REPRISE ENSEMBLE.

LE PARC. Avec tout ça, venez-vous finir ma grille? Ça presse. J'ai peur qu'on me vole mes bijoux.

FLONFLON. Vos bijoux?

LE PARC. Oui, ma grotte à stalactites en cristal, mon pont rococo, et ma naumachie donc... des ruines en pierre ciselée... Ce n'est pas le tout d'être jardin, je veux être clos.

## SCÈNE V.

LES MÊMES, ENGLISH-FASHION.

ENGLISH-FASHION. Pour jardin anglais, english clôture... serrurerie de Birmingham... c'était moâ qui fournissais.

FLONFLON. Vous?

FASHION. Yes, moâ. Je étais voyageur du commerce et je exportais tout... Tout ce que je vôlais pas garder pour moâ.

AIR : *des Riflemen.*

Oh! je aimais beaucoup, je aimais les Français.
Et j'appertais pour vos de tout ce que j'avais
Avec vos, en tout temps, j'ai toujours fait ainsi.
Je voulais même pas qu'on me disait merci.
Jadis déjà de bon cœur
Je leur donnais le vapeur,
Inventée,
Usitée,
Je ne sais pas, ma foi,
Si c'est par eux ou par moi.
Mais je ne vois pas pourquoi
Avec vos, moi, de si près
J'y regarderais.
Mais à présent, surtout, nous allons sans danger,
Importer, exporter, trafiquer, échanger.
Nous allons marier le sans-gêne au shoking,
Et le billet de banque à la livre sterling.
Les Français aiment le bal,
Par un commerce amical
A la gigue
Sans fatigue
Ils s'accoutumeront;
Et quand ils la danseront,
En revanche ils m'apprendront
Le pas le plus disloquant
Du joli cancan.
Car je aimais beaucoup, etc.

REPRISE ENSEMBLE.

Car il aime beaucoup, il aime les Français;
Il apporte chez nous de merveilleux objets
Avec nous de tout temps, il fit toujours ainsi;
Et ne veut même pas qu'on lui dise merci.

LIMOUSIN. Je saisis son idée. Tout ça, ça veut dire: Donne-moi de quoi qu't'as, je te donnerai de quoi qu'j'ai.

FASHION. Je étais heureux d'être si bien compris. *Shake hand.* (*Il lui donne une poignée de main.*) Je offrais à vous une cigare. (*Il tire un étui et l'ouvre.*)

LIMOUSIN, (*acceptant.*) Un cigare anglais.

FASHION. Oh! ne! Cigare anglais, je exportais, mais je fumais pas.

MIRLITAINE. Monsieur veut-il se rafraîchir? Pale ale... porter..

FASHION. Oh! non. Je exportais, mais je buvais pas. Je aimais mieux le Bordeaux.

## SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA VIEILLE MENDIANTE.

LA VIEILLE, (*au fond.*) La charité, s'il vous plaît!

FARIDONDAINE. Ah! la pauvresse de tantôt.

FLONFLON. Encore!

(*Bruit de tambour lointain.*)

LARIRETTE. Et il nous arrive du monde. (*A la vieille.*) Allons! dehors!

LE PARC. Pauvre femme! La chasser!

LA VIEILLE. Merci, mon enfant. N'aie pas peur. On ne me chasse pas comme ça. La première qui entrera ici, ce sera moi.

LE PARC. Vous?

LA VIEILLE. Oui. (*Le tambour se rapproche.*)

LARIRETTE, (*à la porte du fond.*)

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

Voici venir des militaires.

LA VIEILLE (*au Parc.*)

Vois-tu là-bas ces militaires?

LARIRETTE.

Je vois une femme avec eux.

LA VIEILLE (*au Parc.*)

C'est moi que je vois avec eux.

FLONFLON. (*à la vieille.*)

Faudra-t-il des moyens sévères
Pour vous faire quitter ces lieux?

LA VIEILLE. On s'en va... on s'en va... (*Elle va au fond, appuyée sur le parc. On la perd de vue un instant, puis elle reparaît.*)

LARIRETTE.

Ils approchent, et je suppose,
Mes sœurs, que leur visite ici
Nous rapportera quelque chose.
Recevons-les bien. Les voici.

FLONFLON, (*voyant la vieille.*) Comment! Encore là!

LE PARC, (*à la vieille.*) Allez! à revoir, bonne mère.

CHOEUR.

Voici venir des militaires.
Je vois, à leurs habits poudreux,
Qu'ils ont aux rives étrangères
Porté leurs pas aventureux.

(*La vieille a disparu, montrant au parc, de son bâton, les personnages qui arrivent, et, de l'autre main, lui recommandant le silence.*)

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, VICTOIRE, BARIGOLLE, COCHONNET.

VICTOIRE (*entrant la première*). Halte! front!

CHOEUR.

AIR : *Chœur des Soldats, de Faust.*

VICTOIRE, BARIGOLLE, COCHONNET.

O France, terre
Que nous aimons,
Quand pour la guerre
Nous te quittons,
O France chère,
Nous t'espérons!
Salut, ô France, ô France! Enfin, nous te revoyons

LES AUTRES.

O France, terre
Que nous aimons,
L'ami, le frère,
Que nous pleurions,
O France chère
Nous les retrouvons.
Salut, amis! amis, enfin nous vous revoyons!

Digitized by Google

VICTOIRE, BARIGOULE, COCHONNET.

Tout fiers d'avoir à l'Orient
Montré quelle force est la nôtre,
Et que, d'un bout du monde à l'autre,
Nous pouvons frapper le méchant,
Tout fiers d'avoir à l'insolent,
Qui nous brave et qui nous outrage,
Fait éprouver notre courage,
Nous revenons le cœur content,
L'œil souriant,
Le cœur content.

## REPRISE EN CHŒUR.

O France, terre, etc.

VICTOIRE. Rompez les rangs!

COCHONNET (*s'asseyant*). Ouf! ça fait du bien tout de même.

BARIGOULE (*de même*). En voilà, une rude étape!

LARIRETTE. Vous venez de bien loin?

VICTOIRE. De Chine, rien que ça.

BARIGOULE. Qu'on peut dire que c'est un pays assez exotique, et qu'il faudrait avoir de bons yeux pour le voir d'ici.

COCHONNET. Que c'est comme qui dirait encore plus loin que le Luxembourg.

FLONFLON (*à Victoire*). Et vous êtes allée là aussi?

VICTOIRE. Parbleu! ces enfants-là, est-ce que ça peut rien faire sans moi?

BARIGOULE. Jamais!

VICTOIRE. Victoire, cantinière au 101e! Un régiment qui a fait parler de lui.

BARIGOULE. Même avant d'être au monde.

VICTOIRE.

AIR : *de la Fille du Régiment.*

Quand le clairon sonne,
Et qu'on part gaîment
Quand le canon tonne,
Je dis : en avant!
Marchez à la gloire
A travers les coups.
Mon nom est Victoire;
Je marche avec vous.

J'ai ma place aux premiers rangs,
Près d'eux, sous le drapeau qu'ils suivent;
Je donne l'espoir aux mourants
Et le courage à ceux qui vivent.
Camarade et sœur du soldat,
En marche, à la fête, au combat,
Qu'il faille aimer, aimer, taper ou boire,
Me voilà, me voilà!
Près d'eux, je suis là.
Me voilà, me voilà!
Je suis toujours là :
Je m'appelle Victoire! (*Bis.*)

LARIRETTE. Vous avez fait un bon voyage?

COCHONNET. Merci, pas plus mal portant.

BARIGOULE. Bon pied, bon œil, et tout prêts à recommencer.

FLONFLON. Pourrait-on vous prier de nous raconter ça?

BARIGOULE. Le soldat français ne sait rien refuser à la beauté!

COCHONNET. Surtout après une traversée de cinq mois.

VICTOIRE. Faut d'abord vous dire que le Chinois est un peuple malin, qui a inventé les feux d'artifice.

BARIGOULE. Il n'y a pas moyen d'en jouir, quoi!

VICTOIRE. V'là donc qu'on nous dit : faut y aller pour s'expliquer une bonne fois... je remplis mon baril...

COCHONNET. On embrasse la payse.

BARIGOULE. On fait les sacs, et en route! Un pied devant l'autre.

COCHONNET.

AIR : *Complainte du Pont des Soupirs.*

Par malheur, on va par eau;
On s'embarque et c' gredin de vaisseau
Gambade, bade, bade, bade, bade.
N'était que j'vous respect'rais,
Je vous dirais combien j'étais
Malade, lade, lade, lade, lade.
J'en avais des pâmoisons
A fair'plaisir aux poissons

TOUS.

Il avait, etc.

BARIGOULE.

On arriv', l'estomac creux,
Le cœur à l'envers et les yeux
Si ternes, ternes, ternes, ternes, ternes,
Qu'on croit voir d'abord trent'six
Mille chandell'dans ce pays
D'lanternes, ternes, ternes, ternes, ternes
Mais l'tambour vient d'résonner,
Il ne s'agit pas d'lanterner.

TOUS.

Mais le tambour, etc.

COCHONNET.

En v'là-z-un pays bourbeux
Où l'fantassin à qui mieux mieux
Barbotte, botte, botte, botte, botte!
Ces inventeurs de Chinois.
Chez eux ont inventé, je crois,
La crotte, crotte, crotte, crotte, crotte.
Mais moi, je suis comme Guzman,
Je n'ai pas peur du macadam.

TOUS.

Mais il est comme Guzman,
Il ne craint pas le macadam.

BARIGOULE.

Tout en pataugeant beaucoup,
On s'dit, c'est l'affaire d'un coup
De brosse, brosse, brosse, brosse, brosse.
On attrape les magots
Et l'on s'en flanque sur leur dos
Un' bosse, bosse, bosse, bosse, bosse.
On leur pass' sur l'casaquin
Et l'on nous dit : v'là Pékin.

TOUS.

On leur pass'sur l'casaquin,
Et l'on arrive à Pékin.

COCHONNET.

On s'met dans l'palais d'été,
On jouit d'un' volupté
Pas mince, mince, mince, mince, mince.
Une princesse, en dansant
Devient folle en voyant comment
J'en pince, pince, pince, pince, pince.
Elle veut, la pauvre enfant,
M'épouser incontinent.

TOUS.

Elle veut, la pauvre enfant,
L'épouser incontinent...

BARIGOULE.

Nous partons. Plus d'un amant
Laisse des regrets à sa man-
Darine, rine, rine, rine, rine.
Mais nous n'voulons pas r'venir
Sans emporter un p'tit souvenir...
En Chine, Chine, Chine, Chine, Chine,
Le magot est si commun
Que chaqu'troupier en rapporte un.

TOUS.

Le magot, etc.

LARIRETTE. Vous devez être fatigués.

VICTOIRE. Bah! cinq mille lieues, ça se digère.

BARIGOULE. Et puis, nous n'avons pas le temps d'être las. Nous avons tant de choses à voir.

COCHONNET. Ah! oui. Il doit y avoir du changement. Je voudrais savoir si les abattoirs sont toujours à leur place.

FLONFLON. Vous n'avez qu'à loger ici; vous le verrez.

COCHONNET. Les abattoirs!

FABIDONDAINE. Vous verrez tout. Nous recevons beaucoup de monde, et en restant ici...

BARIGOULE. J'y prends racine.

LARIRETTE (*à Limousin et aux autres*). Quant à vous, messieurs, si vous voulez passer par là, on va vous servir.

VICTOIRE. Ça me regarde. Que désirez-vous là, messieurs? du riquiqui? du fil en quatre? Versez, boum! (*Haut*). Je vais faire causer ceux-là. D'ailleurs, les camarades me raconteront ce qu'ils auront vu.

VICTOIRE.

AIR : *du Pardon de Ploermel.*

Ouvrez bien les yeux;
Songez que tous deux
Vous devez m'instruire.
Regardez, guettez,
Surtout écoutez,
Ecoutez
Tout ce qu'on va dire!

ENSEMBLE.

Ouvrons { bien les yeux, etc.
Ouvrez {

(*Victoire, Limousin, English-Fashion et le Parc-Monceaux sortent à droite.*)

## SCÈNE VIII.

FLONFLON, LARIRETTE, FABIDONDAINE, BARIGOULE, COCHONNET, puis HYDROFÈRE.

COCHONNET. Il y a encore une chose que je voudrais bien savoir. C'est si on bâtit la Halle-z-aux-Cuirs.

FLONFLON (*riant*). Ça doit vous intéresser.

BARIGOULE. Ça se voit de reste. Soignez votre langage, Cochonnet. Trop de liaisons.

COCHONNET. Ah! dam! sergent, écoutez donc, c'est le voyage qui porte à ça. Une petite liaison ne serait pas de trop. (*Il lutine Flonflon.*) Il me semble!

BARIGOULE. Hé bien! gamin! je vous engage à respecter l'hospitalité.

COCHONNET. J'obtempère. Mais je me plante à la porte, et la première qui entre... V'lan!

(*Il embrasse Hydrofère qui a paru à la porte*).

HYDROFÈRE (*lui donnant un soufflet*). V'lan!

BARIGOULE. C'est bien fait.

COCHONNET (*s'essuyant la bouche.*) Bigro! C'est amer!

HYDROFÈRE. Et ça porte à la peau.

LARIRETTE. Ce n'est pas étonnant. C'est Hydrofère, autrement dit l'eau de mer.

COCHONNET. Elle aurait dû me reconnaître; j'ai été assez ballotté sur son sein, il me semble!

BARIGOULE. La mer à Paris! En voilà un accident!

HYDROFÈRE. Un accident, mon brave! Mais j'arrive comme ça tous les matins.

BARIGOULE. Pourquoi faire?

HYDROFÈRE. Pour baigner les Parisiens; j'ai fondé dans ce but un établissement à bord de la Frégate-École.

COCHONNET. Que c'est ça qui bouleverse toutes mes idées.

AIR : *de l'Apothicaire.*

Je vois maint'nant que celui-là
Pourrait bien vraiment être un sage,
Qui dans les temps a dit comm'ça
Que l'on peut apprendre à tout âge.
Pour moi cert'voilà du nouveau.
J'avais souvent vu, — ça m'épate, —
Mettre la frégate dans l'eau,
Mais jamais l'eau dans la frégate.

HYDROFÈRE. Eh! bien, ça se voit à présent. Eau de mer prise à Dieppe. Ne pas confondre avec l'eau prise au Havre ou recollée dans les coquilles d'huîtres, eaux qui pèchent par la qualité et par la quantité...

COCHONNET. De l'eau qui pêche à présent.

BARIGOULE. Dam! Puisqu'elle va en bateau.

HYDROFÈRE. Moi, au contraire, on n'a pas pleuré pour m'avoir. Bains complets de 250 litres... De quoi noyer une famille entière.

FLONFLON. Et vous en apportez beaucoup comme ça?

HYDROFÈRE. Non. Le même sert plusieurs fois.

COCHONNET. Parbleu! Est-ce qu'on n'est pas tous frères?

HYDROFÈRE. Bains de pieds avec un baquet, bains à la lame avec un seau, bains à jet ascendant...

BARIGOULE. Avec autre chose.

COCHONNET. Dites donc, sergent, j'ai envie d'essayer, pour m'habituer à avoir le mal de mer.

BARIGOULE. C'est en dehors du service. Tout ce que je peux faire, c'est de ne pas

Digitized by Google

vous le conseiller. Moi, si j'avais une fille, je ne lui donnerais pas cette habitude-là.

HYDROFÉAR. Il ne vous faut rien, à vous? C'est bien la peine de faire 60 lieues pour s'entendre dire ça!

COCHONNET. 60 lieues... à pied!

HYDROFÉAR. Les chemins de fer ne sont pas faits pour les chiens.

BARIGOULE. Je ne savais pas qu'ils étaient faits pour la marchandise des porteurs d'eau.

## SCÈNE IX.

LES MÊMES, le POSTILLON DE LONGJUMEAU

LE POSTILLON (*entrant*). Et à quoi voulez-vous que ça serve?... A bas les chemins de fer, et vive moi!

Oh! qu'il est beau! qu'il est beau! qu'il est beau!
Le postillon de...

BARIGOULE. Suffit! clic, clac.

COCHONNET. On sait le reste, mon vieux.

FLONFLON. Vous voilà donc revenu au monde, vous?

LE POSTILLON. Repris, ressuscité, remonté sur ma bête.

Il r'vient sur l'eau,
Oui, sur l'eau,
Oui, sur l'eau.

BARIGOULE. Holà! ho! Puisqu'on vous dit qu'on la sait.

COCHONNET. Parbleu! Qu'est-ce qui ne la connaît pas? (*Chantant.*)

Ma botte d'asperges! ma botte d'asperges!

LARIRETTE. Et il vous vient encore des pratiques?

LE POSTILLON. Pas mal comme ça. Tenez! j'amène une grosse mère assez reluisante... qui revient d'un long voyage... la pièce de cinq francs en argent, rien que ça!

BARIGOULE. J'aurais aimé à la voir... d'autant qu'étant dans le militaire, je n'en ai pas vu souvent.

FARIDONDAINE. Où est-elle?

LE POSTILLON. Elle est là. (*Flonflon va au fond.*) Figurez-vous qu'elle est si timide... si timide!...

COCHONNET. Je m'étais pourtant laissé dire que d'être en argent, ça donne de l'aplomb.

## SCENE X.

LES MÊMES, LA PIÈCE DE CINQ FRANCS.

FLONFLON (*à la pièce qu'elle amène par la main*). Venez, ne craignez rien!

LA PIÈCE (*avançant timidement*).

AIR : *de la Pénélope à la mode de Caen.*

Que j'ai peur! ah! que j'ai peur!
Tremblante ici je m'avance,
Que j'ai peur! ah! que j'ai peur!
Ah! ah! ah! ah!
En ce temps, sans protecteur,
Voyager, quelle imprudence!
On n'entend parler que d'malheur,
Je frémis dès que j'y pense,
Et je me sens froid au cœur.
Ah!
Que j'ai peur! ah! que j'ai peur!
Il est pendant le trajet
Mille accidents qu'on redoute.
Et si l'on échappe, c'est
Surtout au haut de la route,
Qu'à mille, qu'à mille accidents on est sujet.
Que j'ai peur! ah! que j'ai peur! etc.

REPRISE ENSEMBLE.

Qu'elle a peur! ah! qu'elle a peur! (*bis*).

BARIGOULE (*s'approchant*). Voyons, rassurez-vous, la belle.

COCHONNET (*de même*). Faut pas s'effaroucher comme ça, la petite mère.

LA PIÈCE (*criant*). Des hommes! au secours! à la garde!

BARIGOULE. Mais regardez donc... que nous sommes Français et troubadours.

COCHONNET. Et que c'est nous qu'est la garde... Il me semble!

LA PIÈCE. Des militaires! Protégez-moi.

COCHONNET. A l'endroit de quoi?

BARIGOULE. Et à l'envers de qui?

LA PIÈCE. C'est qu'on raconte des choses si effrayantes! J'avais commencé mon voyage en chemin de fer. J'étais toute seule avec un monsieur, et en passant sous les tunnels...

BARIGOULE. Il vous a dit quelque chose?

LA PIÈCE. Non, au contraire.

COCHONNET. Pauvre chatte!

LA PIÈCE. Et en arrivant donc? Il paraît qu'on court de terribles dangers, pour peu qu'on soit bonne. C'est pour ça que j'ai pris la poste.

BARIGOULE. Avec cet enfourcheur de poulets-d'inde. Il ne vous effraie pas, lui!

LA PIÈCE (*bas.*) Un peu; il demandait cent sous de guides à chaque relais, et, comme je marchandais, il se payait par à-comptes.

BARIGOULE. Le drôle connaît son affaire.

FLONFLON. Vous voilà tout entière, en somme, au milieu de gens qui vous aiment, et qui vous voient revenir avec plaisir.

COCHONNET. Pour remplacer votre remplaçante, qu'elle avait l'inconvénient de filer par toutes les coutures...

BARIGOULE. Toujours dehors, et jamais dedans.

COCHONNET. Oh! moi, d'abord...

AIR : *Titi lariti.*

Je vous aim' tell'ment, ma chère,
Que, je vous le promets,
Si jamais, titi lariti,
Si jamais, tonton lariton,
J'vous avais tout entière,
Jamais je n'changerais.
Et vous, sergent!

BARIGOULE. Tout de même.

*Même air :*

C'est un'de mes faiblesses,
J'aime l'embonpoint charmant!...
Quand je touche, titi lariti,
Quand je touche, tonton lariton,
J'aime les grosses pièces...
Quand je touch' de l'argent.

ENSEMBLE.

Titi lariti, tonton lariton. (*bis*).

LA PIÈCE. Oh! je sais bien ce que je vaux, allez!

AIR : *Ronde du Moulin-Rouge* (*Beauté du diable.*)

Je sais qu'on aime en notre temps
Ce qui sonne, et que, sans reproche,
On salue, en beaucoup de gens,
Le bruit que je fais dans leur poche.

BARIGOULE.

Il en est que cela séduit,
Et plus d'un sot, pour se distraire,
Écoute, sans autre salaire,
Sonner des écus dont le bruit,
Certe, est tout ce qu'il en espère.

LA PIÈCE.

Et dzing, et dzing, et tin, tin, tin!
A ce bruit, l'oreille
Tressaille et s'éveille.
Écoutez ce bruit argentin.

CHOEUR.

Et dzing, et dzing, et tin, tin, tin.

LA PIÈCE.

Je sais que les cœurs d'à présent,
A ma puissance sont sensibles,
Et qu'avec des flèches d'argent,
Les amours atteignent leurs cibles.

COCHONNET.

Déjà je me suis aperçu,
Quand ça tinte en mon escarcelle,
Que ma payse est moins cruelle;
Et, je le crois sans l'avoir vu,
Toutes les autres sont comme elle.

LA PIÈCE (*parlé*). Selon la position sociale.

FLONFLON (*de même*). Cent sous de billets de loterie!

LARIRETTE. Cent sous de bouquet!

LE POSTILLON. Cent sous de milord!

HYDROFÉAR. Cent sous de bottines!

BARIGOULE. Cent sous de crevettes!

COCHONNET. Cent sous de flan!

LA PIÈCE (*continuant l'air*).

Eh! dzing! eh! dzing! et tin! tin! tin!
A ce bruit l'oreille
Tressaille et s'éveille.
Écoutez ce bruit argentin.

REPRISE EN CHOEUR.

## SCENE XI.

LES MÊMES, L'AVENIR

L'AVENIR (*entrant vivement*). Eh! dzing! eh! dzing! eh! tin, tin, tin, qui est-ce qui a fait ça?

LA PIÈCE. Un homme! Ciel! (*Elle se sauve*).

L'AVENIR. De l'argent! de l'argent! et une place! Vite! une place.

COCHONNET. Ce n'est pas ici le bureau. Vous vous trompez de porte.

L'AVENIR. Une place pour placer ma musique, dont je n'ai pas le placement.

FLONFLON. Ah! dame! pour placer ces choses-là, il faut un nom.

L'AVENIR. J'en ai un; je m'appelle l'Avenir.

BARIGOULE. Ah! bon, alors votre musique est la musique de... Je connais cette balançoire-là.

L'AVENIR. Ma musique est la vraie musique, la musique qui se sert de tout pour tout faire, qui met toute la nature en réquisition.

AIR : *Du partage de la richesse.*

De sa puissance imitative
Elle a, tirant des effets curieux,
Fait tousser la locomotive,
Mugir l'océan furieux.
Elle a fait retentir la guerre,
Elle a fait aboyer les chiens;
Elle a fait gronder le tonnerre...

BARIGOULE.

Et fait siffler les Parisiens.

L'AVENIR. J'aurai ma revanche, quand je me serai fait bâtir une salle à mon idée. C'est la place qui me manque. Si seulement on voulait me prêter la plaine des Vertus.

COCHONNET. L'opéra, plaine des Vertus? Ça sera déjà du neuf!

L'AVENIR. Au moins, j'aurais de l'espace. Je compte élever un édifice où il tiendra cent mille spectateurs.

BARIGOULE. Pardon! mais ceux qui seront au bout, dans le fond du bain, comment feront-ils pour entendre?

L'AVENIR. J'aurai un orchestre en conséquence. Douze mille exécutants, et quels instruments!

AIR : *de M. Certain.*

Pour mon opéra,
J'inaugure un nouveau système:
Ce système là
Fera du bruit, je n' vous dis qu' ça.
Selon mon désir,
Le bruit résolvant le problème,
Fera réussir
La musique de l'avenir.
Instruments mesquins,
Nains,
Bons à faire des joujous;
Vite éclipsez-vous
Tous,
Et faites place aux
Gros!
Pour petit violon
Je ne veux pas d'un violoncelle,
Et pour chanterelle,
Il m' faut la corde du bourdon.
J'ai formé l' projet
D'emprunter la colonn' Vendôme,
Qui me conviendrait
Pour les morceaux de flageolet.
Si, comm' j'en ai peur,
Pour souffler d'dans je n'trouv' pas d'homme,
On a, par bonheur,
Exprès inventé la vapeur,
De loin comm' de près,
Les
Spectateurs enten-
Dant,
Le spectacle fi-
Ni,
S'en iront toujours
Sourds;
Et rentrés chez eux,
Chien aboyant, enfant qui crie,
Épouse en furie,
Ils n'trouveront plus rien d'ennuyeux;

c

Digitized by Google

Ils n'entendront rien,
Car pour compléter leur ivresse,
Grand musicien,
J'ai fait choix d'un très-bon moyen,
J'ai par du canon
Remplacé timballe et gross' caisse;
Quelle invention!
Quelle heureuse combinaison!
Sans cesse l'on en-
Tend
Mon canon faisant
Pan,
Jugez de l'effet
Fait,
Quand ce gros pétard!
Part!
Chaque timbalier
Viendra d' l'école Polytechnique;
J'aurai, c'est logique,
Pour chef d'orchestre un canonnier.
Pour mon opéra, etc.

COCHONNET. Comme ça, toute votre musique sera en canons? .. Il me semble.

MIRLITAINE. Mais les chanteurs, comment les entendra-t-on?

BARIGOULE. Chanteront-ils aussi à la vapeur?

COCHONNET. Et avec des voix de quarante-huit?

L'AVENIR. Oh! j'ai un moyen sûr pour qu'on ne perde pas une note. J'ai inventé les relais de ténors. Vous allez voir. (*Il va au fond et crie*): Allez là-bas (*Il fait un signe avec son bâton de chef d'orchestre.*) Entendez-vous?

BARIGOULE. Absolument rien.

L'AVENIR. Patience! Ça viendra demain matin. Voilà mon plan. Je place des chanteurs de distance en distance, à portée de toutes les couches de spectateurs. Quand l'un a fini, l'autre ramasse la note qui tombe et la jette à son tour.

COCHONNET. Chacun fait sa partie... de balle. Eh! bien... voyez-vous? Je ne vous l'envoie pas dire... Si la plaine des Vertus était à moi, je vous la donnerais pour votre caserne à musique, parce que... parce que je ne vais jamais de ce côté-là.

L'AVENIR. Profane! Une place! une place, pour placer ma musique! (*Il sort.*)

## SCENE XII.

LES MÊMES, LE CIRQUE, LE THÉATRE LYRIQUE.

(*Ils ont chacun sur le dos une malle qu'ils déposent en entrant.*)

LE CIRQUE. Voilà un particulier bien embarrassé. Une place! qui est-ce qui n'a pas ça?

FLONFLON. Qui êtes-vous?

LE THÉATRE LYRIQUE.

AIR : *J'ai perdu mon Eurydice.*

C'est le Théâtre-Lyrique
Qu'ici vous voyez en moi.
Je m'applique
On sait à quoi;
Voici quel est mon emploi.

AIR : *des Noces de Figaro.*

Je prends ma lyre,
Et chaque jour,
Je vous soupire
Un chant d'amour.
Mon cœur soupire,
Doux chant d'amour.
Mon cœur soupire...

AIR : *du Bijou perdu* [drôle]

Ah! qu'il fait donc bon (*bis*) et que c'est donc
Au son du crin-crin
D'entonner un joyeux refrain,
Oui, j'aime à chanter, j'aime à chanter la gaudriole,
Et quand on m'entend
Je veux qu'on s'dise : j'ai de l'agrément.
Ah! qu'il fait donc bon, etc.

(*Récitatif*). Mais s'amuser toujours ce serait ennuyeux.

AIR : *de Gil Blas.*

Quelquefois je m'aventure
Au terrain de l'Opéra
Seria.

COCHONNET.

Holà là, hola la! holà là! là là!

TOUS.

Holà là! holà là! là là!

LE THÉATRE-LYRIQUE.

J'offre au public qui murmure
Ce qui s' fait de plus taquinant
Le plain-chant...

COCHONNET.

Holà là! hola la! holà la! la!

TOUS.

Holà là! holà là! là là!

BARIGOULE (*au Cirque*). Et vous?

LE CIRQUE. Moi! pendant que mon voisin chante, je tonne.

COCHONNET. Bon! quand il détonne, ça fait compensation.. Il me semble!...

BARIGOULE. Ah! c'est notre théâtre... c'est là qu'on représente *la Prise de Pékin.*

LE CIRQUE. Drame richement décoré et orné de glaces.

COCHONNET. Ah! oui, je sais... Orgeat, limonade, des glaces!

BARIGOULE.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

J'ai vu même un homme exigeant
Qui, les traitant s'lon leurs mérites,
M'a dit qu'pour qu'on en parle tant,
Ces glaces sont un peu petites.
Même il ajoutait sans détour
Que, puisqu'on sert des demi-glaces,
Les consommateurs à leur tour
Devraient payer des demi-places.

LE CIRQUE. Dame! il ne faut pas trop refroidir la scène Faut que ça marche chaudement chez moi.

AIR : *du Mangeout (Ma Nièce et mon Ours.)*

Voici mon jour de bataille,
Et je suis sûr du succès;
Car la poudre et la mitraille,
Ça plaît toujours aux Français.
Tout s'fait par tradition
Chez moi; je serais bien bon
De me creuser le cerveau
Pour inventer du nouveau.
Dès que la toile se lève,
On voit ordinairement
Un village où l'on achève
D'enrôler un régiment.
Le conscrit part en chantant;
Sa mère l'embrasse en pleurant;
Le traître d'un air en d'ssous
Dit : Ça marche! il est à nous!
Ce qu'ils dis'nt m'importe guère,
Car le spectateur n'entend
Que le bruit que par derrière
Font les chevaux en piaffant.
Autre chose! c'est l'bivouac.
On boit le rhum et le rack.
Les comiques vont leur train;
L'un a peur et l'autre a faim.
Voici l'enn'mi! nous y sommes;
On voit paraître à cheval
Un régiment de quatre hommes
Conduits par un général.
Tout fait son bruit, le clairon,
Le tambour et le canon;
Les fusils croisent leurs feux,
Et c'est à qui mieux mieux.
Et, la pruneile allumée,
L'public qu'on sert à son goût,
Voit à travers la fumée...
Qu'il ne voit plus rien du tout.
Mais les cœurs battent contents;
Dans ces nuages flottants
Brillent, comme une lueur,
Les mots : France! gloire! honneur!
Oui, c'est mon jour de bataille,
Et je suis sûr du succès!
Car la poudre et la mitraille
Ça plaît toujours aux Français.

REPRISE EN CHŒUR.

Oui, c'est son jour de bataille
Il est bien sûr du succès, etc.

LE CIRQUE. Et ça vaut l'argent. Venez-y voir, à mon nouveau domicile.

LE THÉATRE-LYRIQUE (*chantant*).

Ah! suis-moi dans mon autre patrie.

BARIGOULE. Vous déménagez donc?

LABIRETTE. Tu ne vois donc pas leurs valises?

BARIGOULE. Tiens! Je les reconnais à la forme.

COCHONNET. Et c'est significatif.

AIR : *de la Sentinelle.*

J'ai longtemps cru que ce déplacement,
N'était qu'un projet illusoire.
On en parlait comme d'un fait évident,
Et je ne savais trop qu'en croire.
Mais, quand j'ai vu, place du Châtelet,
Ces valises monumentales,
J'ai compris qu'on déménageait
Et que le départ approchait;
Puisqu'on a déjà fait les malles,
Fait les malles.

BARIGOULE. Même qu'on n'en finissait pas de les couvrir; on ne trouvait pas assez de crin.

MIRLITON. Enfin les voilà achevées.

## SCENE XII.

LES MÊMES, LA GAITÉ.

LA GAITÉ. Et bientôt ce sera mon tour. Ah! oh! ah! nous allons rire!

COCHONNET. En voilà une, qui a l'air rigolo!

BARIGOULE. C'est la gaîté en personne.

LA GAITÉ. Moi-même et on peut dire que je suis la bien nommée.

AIR : *de Fanchon*

Au boulevart du Temple,
Donnant toujours l'exemple,
Je ne vous ai montré, morbleu!
Que fill' désespérées
Et que scélérats sans aveu,
Que mères éplorées... } *bis en chœur.*
Il faut bien rire un peu.

Plac' au Conservatoire,
D'un' prose encore plus noire
J' vous régalerai, j'en fais vœu.
Car c'est ce qui vous charme.
C'est là que tout œil, noir ou bleu,
Ira de sa p'tit' larme... } *bis en chœur.*
Il faut bien rire un peu.

LABIRETTE. Mes sœurs, voilà le soleil qui se couche.

FARIDONDAINE. Alors nous pouvons fermer.

FLONFLON. En voilà assez pour aujourd'hui.

AIR : *Quand on est deux.*

La nuit arrive, et je le vois,
Notre besogne est terminée.
Je pense de cette journée, } *Bis.*
Que je n'ai pas perdu l'emploi.

FARIDONDAINE.

Ni moi.

COCHONNET.

Ni moi.

BARIGOULE.

Ni moi.

LA REVUE (*paraissant*).

Ni moi!

## SCENE XIII.

LES MÊMES, LA REVUE. (*Tous les personnages du commencement.*)

LABIRETTE. Que vois-je?

LA REVUE, *chantant.*

On m'a tout pris et je demande la charité.

(*Parlé*) Vous ne voulez pas? Ça m'est égal.

Me voilà, me voilà!
Je m'appelle victoire.

BARIGOULE, COCHONNET. Victoire!

Digitized by Google

FLONFLON, LARIRETTE, FARIDONDAINE. La vivandière!

LA REVUE. La vivandière ce matin et ce soir, la Revue! Coucou, ah! la voilà!

TOUS. La Revue!

BARIGOULE. Tiens! Je la reconnais.

COCHONNET. Je l'ai vue au Champ-de-Mars.

LA REVUE. Oui, moi, qui réclame mes droits et qui reprends ma place... Arrière, les pièces cascadeuses!

LARIRETTE. Nous résisterons.

FLONFLON. Nous sommes chez nous.

LA REVUE. Vous êtes chez moi.

AIR de la *Milanaise*.

Arrière! voici debout
La Revue,
Qu'on salue!
Je suis tout et j'entends tout,
Je suis chez moi partout.
Muette toute l'année,
Je vais, j'écoute et j'attends.
Mais enfin l'heure est sonnée...
Voici mon jour! il est temps!
On ne rit guère.
Avec nos pères,
A du monde attristé
Disparu la gaîté.
La comédie
Abâtardie
Frappe encor les abus,
Mais ne les raille plus.
Je reste, et vous, à ma voix,
Que l'année
Terminée,
Résonne au moins une fois
Le bon rire gaulois.
Marchands éhontés,
Voleurs patentés,
Frelateurs sans scrupules;
Auteurs qu'on sait bien,
Qui, n'écrivant rien,
D'autrui prenez le bien;
En vain vous savez
Aller fronts levés...
Vous êtes ridicules!
Fripons et filous,
Vous craignez mes coups...
Me voici! gare à vous!
Attentive, l'œil au guet,
Je veille,
Je surveille;
J'ai pour tout ce qui se fait
Une mèche à mon fouet.
Je donne aux morts qu'on révère
Quelques larmes en passant.
J'ai même de la colère,
Quelquefois... mais pas souvent.
Filles perdues,
Ames vendues,
Riches d'en bas partis,
Et trop vite enrichis,
Qu'on vous flétrisse,
Qu'on vous punisse!...
A d'autres le courroux!
Moi, je ferai de vous.
Gare à vous! voici debout
La Revue
Qu'on salue! etc.

REPRISE ENSEMBLE.

Gare à vous! voici debout
La Revue,
Qu'on salue!
Elle sait tout, entend tout,
Chez elle elle est partout.

COCHONNET. A pas peur, madame... Je ne vous dis que ça.

BARIGOULE. Vous avez pour vous la troupe militaire... Vive la Revue!

TOUS. Vive la Revue!

FLONFLON. Nous sommes vaincues, mes sœurs... résignons-nous.

LA REVUE. Et maintenant, à l'ouvrage! Le temps presse. Vous m'aiderez, camarades.

BARIGOULE. Avec enthousiasme.

COCHONNET. Présent!

LA REVUE. J'ai entendu parler d'une comète qui est arrivée sans dire gare... Occupez-vous de ça.

BARIGOULE. Suffit! attention, Cochonnet. Par le flanc droit, droite! Pas accéléré. Arche.

LA REVUE (*les arrêtant*). Un instant, prenez ces talismans. Avec eux vous irez partout.

(*Elle leur donne à chacun un petit cornet à piston.*)

COCHONNET. Ça va.

AIR : de la *Mariée du Mardi gras*.

Troupiers, nous aimons le tambour,
Mais on peut bien changer d'amour.

CHŒUR.

Troupiers, ils aiment le tambour,
Mais on peut bien changer d'amour.

COCHONNET.

D'puis longtemps la peau d'âne nous mène.
Eh! ton ton taine,
Payons-nous un peu de piston,
Eh! ton, ton, ton.
Eh! ton, ton, ton. Eh! ton, ton, taine, } *bis.*
Eh! ton, ton, taine. Eh! ton, ton, ton. }

CHŒUR.

BARIGOULE.

C'est la grande mode à présent,
On n'entend que cet instrument.

CHŒUR.

C'est la grande mode à présent,
On n'entend que cet instrument.

BARIGOULE.

Chacun en joue à perdre haleine.
Eh! ton, ton, taine.
Depuis l'bastringue jusqu'au salon,
Eh! ton, ton, ton.
Eh! ton, ton, ton. Eh! ton, ton, taine,
Eh! ton, ton, taine. Eh! ton, ton, ton.

CHŒUR.

LA REVUE.

Partez donc. Ce refrain charmant
Vous servira de talisman.

CHŒUR.

Partez donc. Ce refrain charmant
Vous servira de talisman.

LA REVUE.

Et rapportez une douzaine
Eh! ton, ton, taine.
De gais couplets pour ma chanson,
Eh! ton, ton, ton.
Eh! ton, ton, ton. Eh! ton, ton, taine.
Eh! ton, ton, taine. Eh! ton, ton, ton, etc.

CHŒUR.

(*Barigoule et Cochonnet partent en dansant. Le rideau baisse.*)

# ACTE DEUXIÈME.

## DEUXIÈME TABLEAU.

Un navire aérien.

## SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMÈTE, *un porte-voix à la main*, MATELOTS, *occupés à la manœuvre*.

CHŒUR.

AIR : d'*Haydée*.

A la manœuvre soyons lestes,
Voguons sans faire de dégâts
Au milieu des sphères célestes
Effleurons, mais ne touchons pas.

LA COMÈTE.

Les hommes vous voient; tous myopes
Qu'ils sont, ils ont les yeux sur nous,
Quarante mille télescopes
De là bas sont braqués sur nous,
Quarante mille télescopes,
Songez-y, sont braqués sur nous.

(*Criant dans son porte-voix*). Brassez carré! La barre au vent, timonnier! Toute au vent! (*parlant*). Les astronomes ne nous pardonneraient jamais, si nous faisions un malheur qu'ils n'auraient pas prévu.

REPRISE EN CHŒUR.

A la manœuvre, soyons lestes, etc., etc.

LA COMÈTE (*regardant avec sa lunette d'approche*). Ah! ça, qu'est-ce que je vois donc là-bas?... Voyez-vous?

PREMIER MATELOT. Oui, on dirait une étoile qui file.

DEUXIÈME MATELOT. Ça approche.

VOIX DE BARIGOULE (*au dehors*). Ohé! du navire! ohé!

PREMIER MATELOT. Ça parle.

LA COMÈTE. Qui vive?

BARIGOULE. Amis!

LA COMÈTE. Que voulez-vous?

BARIGOULE. Monter à bord.

LA COMÈTE. Impossible.

BARIGOULE. Merci!

COCHONNET. On y va.

LA COMÈTE. Un abordage! Aux armes! branle-bas de combat!

## SCÈNE II.

LES MÊMES, BARIGOULE, COCHONNET.

BARIGOULE (*paraissant sur le bastingage*). Ne vous dérangez donc pas pour nous.

COCHONNET (*de même*). Salut! peut-on entrer!... Si on ne peut pas, ça ne fait rien.

ENSEMBLE.

LA COMÈTE ET LES MATELOTS.

Courons vite aux armes!
Sus à l'ennemi!
Enfants, plus d'alarmes!
Chassons les d'ici.

COCHONNET. Un instant! Nous sommes Français. On peut s'expliquer.

BARIGOULE. Nous n'avons pas de mauvaises intentions. La Comète, s'il vous plaît?

LA COMÈTE. C'est ici. Vous êtes à bord de *la Surprise*, comète de 1861 canons.

COCHONNET. *La Surprise!* Ce nom me surprend.

LA COMÈTE. J'en ai surpris bien d'autres, à commencer par les astronomes, qui m'ont annoncée... sitôt que j'ai été visible à l'œil nu...

BARIGOULE. Ah! dame! La science a des bornes.

COCHONNET. Mon grand-papa me l'a toujours dit.

AIR : de la *Foire aux Idées*.

L'astronomie a toujours ce
De bon qu'elle vous prédira
Au juste ce qui se fera,
Aux conditions que voilà.
A trois mois près, elle dira
Quand chaqu'saison commencera,
S'il n'arrive pas d'ici là
Quelqu'chos' qui les dérangera.
Ell'vous dira que l'on aura
L'été, qu'en hiver on gèl'ra,
Et que, pour sûr, à Panama,
Il f'ra plus chaud qu'au Kamtschatka.
Sans hésiter elle annonc'ra
Que la pièce que l'on jouera
Avec éclat réussira...
Quand le public l'applaudira.
Elle vous apprendra, recta,
Que quand l'oreill'vous cornera,
C'est que de vous, quelqu'part par là,
Votre femme s'occupera.
D'avance elle vous prédira
Que votre fils vous r'assemblera,
A moins pourtant qu'il ne r'semble à
Un cousin que sa mère aura.
A votre aise consultez-la,
Et sauf ces restrictions là,
Dans tout ce qu'elle annoncera
Jamais ell'ne se trompera.

REPRISE EN CHŒUR.

A votre aise consultez-la, etc., etc.

COCHONNET (*montrant la Comète*). Elle a ri.

BARIGOULE. Elle est désarmée. Avec les femmes, ça finit toujours comme ça.

COCHONNET. Ce n'était pas la peine de faire tant la méchante, alors.

LA COMÈTE. Moi, méchante! C'est un bruit qu'on fait courir, et Dieu sait si l'on a raison

AIR : de *Suzanne Lagier*.

Dans mon beau ciel, en paix je me promène,
Et, parcourant, en mon vol inégal,
L'immensité, je vais où Dieu me mène,
Sans jamais nuire, et sans penser à mal.
Je vais, je viens! mon aile vagabonde,
En son chemin toujours inachevé,
Sans la toucher, effleure plus d'un monde,
Que les humains n'ont pas même rêvé.
Ah!

Dans mon beau ciel, en paix je me promène, etc.
Je vois, je vois, voguant de sphère en sphère
Et quand sur vous luit mon éclat voisin,
Je viens porter l'abondance à la terre,
L'or aux épis, et la pourpre au raisin.
Ah!
Dans mon beau ciel, en paix je me promène, etc.

COCHONNET. Comme ça, vous n'aurez pas le sein assez dur pour nous repousser?

LA COMÈTE. Faites comme chez vous. Vous êtes mes hôtes.

BARIGOULE. Merci!

UN MATELOT. Une voile!

LA COMÈTE. Où ça?

LE MATELOT. Par bâbord à nous!

CAUDA (*en dehors*). Ohé! de *la Surprise!* ohé!

LA COMÈTE. C'est la Queue.

COCHONNET. La Queue-en-Brie?

LA COMÈTE. Eh! non!.. mon pilote, mon appendice... Cauda, comme l'appellent les savants. Aidez-la à accoster. Je l'avais envoyée sur la terre avec une mission et elle revient. La voici.

## SENE III.

LES MÊMES, CAUDA.

CHŒUR.

AIR :

C'est la queue!
C'est la queue,
Qui reparaît en ces lieux.
Tête-bleue!
C'est la queue,
Fêtons son retour heureux!

CAUDA (*saluant la Comète*). De retour à bord, capitaine!

LA COMÈTE. Bonjour, mon plus bel ornement. Eh bien! Qu'as-tu fait là-bas?

CAUDA. Ne m'en parlez pas. Je suis éreintée. En voilà de l'ouvrage! Et quel ouvrage! Je crois que ces gens-là sont fous. Ils vont tous au même endroit, et ils choisissent si drôlement!

*Même air.*

Qu'on leur donne un'pièc' bien faite...
Lo, pas d'ouvrage pour moi;
Mais qu'un'donzelle en goguette
Leur danse je ne sais quoi.
A la queue!
A la queue!
On accourt là comme au feu
Tête-bleue!
A la queue!
On vient à la queu'leu-leu.
Fille sage, simple, honnête
Voit les galants s'éloigner.
Mais aux pieds d'une coquette
S'agit-il de se traîner?
A la queue!

TOUS.

A la queue!
On accourt là comme au feu! etc.

BARIGOULE (*parlé*). Ils sont faits comme ça.

Est-c'du bien qu'il faut qu'on fasse?
On ne se presse pas tant.
Mais s'agit-il d'une place,
D'un bon dîner, ou d'argent?
A la queue!

TOUS.

A la queue!
On accourt là comme au feu, etc.

COCHONNET.

Quand je suis dans la débine,
Personn'ne me connaît plus;
Mais j'ai l'œil à la cantine...,
V'là les amis revenus...
A la queue!

TOUS.

A la queue!
On accourt là comme au feu, etc.

BARIGOULE. Sapristi! Je ne sais pas ce que j'ai. Je ne sais pas si c'est le voisinage de madame (*montrant Cauda*) qui m'échauffe: mais je sue, et ma langue se colle; je cuis tout bonnement.

LA COMÈTE. C'est que nous passons à proximité du soleil.

CAUDA. Si tu as trop chaud, il y a un remède. Prends-le.

COCHONNET. Prendre un remède parce qu'on est échauffé... Le conseil est bon... Il me semble...

BARIGOULE. Et ce remède?

CAUDA. Tu vas voir. (*Elle siffle*).

## SCENE IV.

LES MÊMES, UN MARCHAND DE PARAPLUIES.

LE MARCHAND.

AIR : *Il pleut, il pleut, bergère.*

Il ne pleut pas un'goutte.
Le soleil rayonnant
De la céleste voûte
Fait un poêle ardent.
Chaque mortel essuie
Son front mal abrité.
Ach'tez un parapluie...
Beau parapluie d'été!

BARIGOULE. Une ombrelle! Ça me va!

LE MARCHAND. Une ombrelle, fi donc! C'est bon pour les femmes.

COCHONNET. Je ne vois pas pourquoi les faibles hommes n'en profiteraient pas.

LE MARCHAND. Oh! fi!

CAUDA. Oh! fi!

LA COMÈTE. Oh! fi! Imiter les femmes! Ah! messieurs les hommes!

AIR : de *Piccolino.*

Teignez-vous, changez en nègres
Vos cheveux, vos favoris...
Mais les fards et les vinaigres,
Blanc, rouge et poudre de riz... (*bis*).
Aux dam's laissez ces joujoux.
C'est, je le dis entre nous,
Bon pour elles, bon pour elles;

TOUS.

Aux dam's laissez ces joujoux,
C'est, je le dis entre nous,
Bon pour elles, pas pour vous.

CAUDA.

Trompez bien ces pauvres femmes,
Et faites-leur traits sur traits.
Montrez-vous maris infâmes,
Et ne vous gênez pas... mais... (*bis*).
Fair'des traits à son épouse,
C'est, je le dis entre nous;
Bon pour elles, bon pour elles.

TOUS.

Fair'des traits à son épous,
C'est, je le dis entre nous,
Bon pour elles, pas pour vous.

LE MARCHAND.

Les dames ont des ressources...
Comme elles soyez coquets,
Sous un voile vert aux courses.
Abritez votre teint frais. (*bis*).
Mais des ombrelles pour vous!
C'est, je le dis entre nous,
Bon pour elles, bon pour elles.

TOUS.

Mais des ombrelles pour vous!
C'est, je le dis entre nous,
Bon pour elles, pas pour vous!

COCHONNET. Je veux bien, moi; je ne suis pas entêté.

LE MARCHAND. Voilà ce qu'il vous faut. La mode nouvelle de cette année. Parapluie d'été... manche de jonc, coutil gris doublé de soie verte... il n'y a rien de plus frais.

BARIGOULE. Bon! Je le prends. S'il pleut, je l'ouvrirai.

LE MARCHAND (*vivement*). Non! quand il pleut, on le ferme.

BARIGOULE. Pour être mouillé?

LE MARCHAND. De peur de le mouiller.

BARIGOULE (*étendant la main*). Ah! bah! il n'a pas l'air de pleuvoir, je me risque. (*Il ouvre le parapluie*). Tiens! mais vous aviez raison.

AIR : *Simple soldat.*

Sous cet abri commode et protecteur,
Je sens déjà que j'échappe à mes peines.
Déjà je sens une douce fraîcheur
Me pénétrer et couler dans mes veines,
Je n'ai rien vu de si rafraîchissant :

COCHONNET.

C'est au point que ça m'inquiète...
J'ai peur d'un refroidissement,
Et je crois que je vais vraiment
Siffler pour avoir un'chaufferette.
Il va me falloir un'chaufferette!

(*Fermant le parapluie*). Assez! Voilà une jolie invention!

(*Le marchand reprend les parapluies et sort avec les matelots.*)

BARIGOULE. C'est dommage que ça ne rafraîchisse que l'extérieur. Est-ce qu'on ne pourrait pas ajouter un perfectionnement... pour le goulot et ses dépendances?

LA COMÈTE. Tu vas avoir ce qu'il te faut. La comète est renommée pour son vin.

COCHONNET (*à part*). Bonne maison! Je demanderai une pleine eau et un restaurant.

LA COMÈTE. Cauda! Un coup de galoubet, ma fille!

CAUDA (*sifflant*). Ça y est, madame. (*Un tonneau de porteur d'eau paraît, sur lequel est écrit :* BON VIN A 70 CENTIMES LE LITRE.)

BARIGOULE. Qu'est-ce que c'est que ça? Du vin dans un tonneau!

LA COMÈTE. C'est sa place.

COCHONNET. Dans un tonneau de porteur d'eau!

LA COMÈTE. C'est sa place. Les marchands de vin vendaient tant d'eau, que les porteurs d'eau se sont mis à vendre du vin!

COCHONNET. Sergent! Il ne faut pas dire : Tonneau, je ne boirai pas de ton vin... il me semble.

BARIGOULE. L'enfant a raison. Versez.

LA COMÈTE. Tourne le robinet toi-même.

BARIGOULE. Je veux bien. (*Il tourne le robinet, le tonneau s'ouvre à sa droite et à sa gauche. Les eaux paraissent.*)

COCHONNET. On va donc pouvoir écraser un grain!

## SCENE V.

LES MÊMES, L'EAU D'IVRY, L'EAU DE CHAILLOT, L'EAU DE ST-OUEN, L'EAU DE CHAMPAGNE.

BARIGOULE. Doucement! Ça déborde.

LA COMÈTE. Tu t'es trompé de canelle. C'est à l'eau que tu as ouvert.

COCHONNET. Tant d'eau que ça!

LES EAUX.

AIR : du *Père Trinquefort.*

Glou! glou! glou! glou! glou!
Vite,
On nous invite.
Avec nos doux
Glous! glous! glous!
Nous voici, c'est nous.

L'EAU DE CHAILLOT.

Moi de Chaillot je quitte la machine.

L'EAU DE SAINT-OUEN.

Moi, de Saint-Ouen je viens, ça se devine.

L'EAU D'IVRY.

C'est près d'Ivry que je dois m'épancher.

L'EAU DE CHAMPAGNE.

Jusqu'en Champagne on viendra me chercher.

TOUTES.

Glou! glou! glou! glou! glou! etc.

BARIGOULE. Pourquoi cette variété d'eaux?

LA COMÈTE. Pour en avoir de toutes les qualités : cachet vert, cachet rouge : n'avoir qu'une seule eau à boire, c'était monotone.

L'EAU DE CHAILLOT. Le monde est si ingrat!

AIR : *En vérité, je vous le dis.*

C'est la pompe à feu de Chaillot
Qui me tire de la rivière;
C'est de là que mon onde claire
Sur Paris se répand à flot.
O Paris, comme tu me trompes!
J'aurais cru qu'tu voudrais plutôt
Renier Satan et ses pompes
Que la pompe à feu de Chaillot.

Digitized by Google

COCHONNET. Est-elle fière!

*Même air.*

A Chaillot, ma chère, à Chaillot,
Vous avez puisé des manières
Hautaines qui ne vous vont guère.
Vous v'nez d'bas si vous montez haut.
Plus d'une cocotte trop vaine
Qui veut fair' la femm' comme il faut,
Comm' vous s'entend dir' pour sa peine :
A Chaillot! ma bonne, à Chaillot!

L'EAU DE CHAILLOT (*montrant l'eau d'Ivry*). Et dire que c'est cette petite intrigante-là qui fait mon malheur, avec son air de bergère d'Ivry. C'est elle qui veut me dégotter.

L'EAU D'IVRY. Et j'ai mes raisons pour ça. Au moins, moi, je suis au-dessus de la corruption.

AIR : *de Yo mein herr.*

Je n'suis qu'une paysanne,
Et j'n'ons pas vu vraiment
La grand'ville où l'on s'damne,
Où l'on se salit tant ;
Je n'suis qu'un' paysanne,
Et j'ons l'cœur innocent,
L'cœur innocent!
Ou, ou ou, ou, ou, uo, ou,
Oui, j'ons l'cœur innocent!
La lourette, lon la!
ah! ah! ah! ah!

COCHONNET. Ah! l'innocence des champs! Il n'y a que ça... Il me semble!

L'EAU D'IVRY. Et c'est si vite perdu! Demandez à ma pauvre petite camarade, qui se cache là-bas. (*Elle montre l'eau de Saint-Ouen.*)

BARIGOULE. Cette petite souillon? Que lui est-il arrivé?

L'EAU D'IVRY. C'est l'eau de Saint-Ouen. Elle a perdu sa pureté.

BARIGOULE. Voyez-vous ça! si jeune!

L'EAU DE SAINT-OUEN (*pleurant*). Ce n'est pas ma faute.

AIR : *Ah! dis-moi, douce Marie!*

Hélas, pour faner la rose,
Comme il faut donc peu de chose!
Et que de pièges, hélas!
Honneur, tendus sous ses pas!
Bien suprême,
Bien que j'aime,
Qu'on m'a pris malgré moi-même,
A toute heure,
Je te pleure...
Ne peux-tu
M'être rendu?
J'étais là, tranquille et pure,
Dans mon lit au doux murmure...
Un vilain, qu'je n'connais pas,
Se jett' soudain dans mes bras...
Hélas! pour faner la rose, etc.

COCHONNET. Comme ça, plus d'innocence!

L'EAU DE SAINT-OUEN. Je ne manque pourtant pas de vertu. On va chercher bien loin l'eau de Sedlitz, et on la paie bien cher... Moi, j'ai purgé tout Montmartre... gratis!

BARIGOULE. Et on ne veut pas vous garder!

L'EAU DE SAINT-OUEN. Ah! ouiche! Sitôt que j'arrive... en chasse! en chasse!

BARIGOULE. Elle est moins distinguée que les eaux de Bade.

LA COMÈTE. C'est l'effet des mauvaises fréquentations. Elle a été compromise par un mauvais sujet, qui s'est traîné dans les ruisseaux, et qu'on appelle le grand égout collecteur.

BARIGOULE. Il n'est pas en bonne odeur!

COCHONNET (*s'éloignant*). C'est donc ça!... à une autre! (*regardant l'Eau de Champagne.*) En voilà une qui a un petit air guilleret.

L'EAU DE CHAMPAGNE. Moi! Monsieur, je suis une eau du meilleur cru. Je viens, ou plutôt je viendrai de la Champagne, quand on m'aura fait un chemin.

AIR : *Du Page de Madame Malborough.*

Pif! paf! pan!
Moi, je mousse et je pétille.
Pif! paf! pan!
Je vais m'élançant
Gaiement.
Pif! paf! pan!
Buvez mon onde gentille ;
Pif! paf! pan! pan!
Vous s'rez surpris et content
D'être gris en la buvant.

Partout d'avance on me vante,
Et ce n'est pas sans raison.
Car jamais eau plus charmante,
Ne vous servit de boisson.
Versez-moi donc le verre
De la beauté sévère
Qui dispute son cœur ;
Vous la verrez plus belle,
Et bientôt avec elle,
Devenu son vainqueur,
Vous chanterez en chœur :

TOUS.

Pif! paf! pan!
Elle mousse, elle pétille,
Pif! paf! pan!
Ell' va s'élançant
Gaiement.
Pif! paf! pan!
Buvons cette onde gentille ;
Pif! paf! pan! pan!
On est surpris et content
D'être gris en la buvant.

L'EAU DE CHAMPAGNE. Et croiriez-vous qu'il y a pourtant des gens qui disent du mal de moi? Ils me traitent d'eau calcaire.

COCHONNET. Calcaire! Qu'est-ce que ça veut dire, sergent?

BARIGOULE. Ça se comprend.

AIR : *Des Cinq Codes.*

A ça je ne m'attendais guère.
Mon étonn'ment est sans égal
De voir l'Égypte en cette affaire.
Au Nil je ne veux pas de mal.
Mais rien qu'en vous voyant, ma chère,
En vérité, je vous le dis,
Je suis sûr que l'eau qu'a le Caire
Ne vaut pas l'eau qu'aura Paris..

COCHONNET. Est-il instruit, ce sergent! alors c'est celle-là que je préfère.

## SCENE VI.

LES MÊMES, L'EAU DE PASSY.

L'EAU DE PASSY (*paraissant*). Un instant!

AIR : *Des Chevaliers du Pince-Nez.*

Ondes de toute provenance,
Qui fait's vos embarras ici...

TOUS

Ici!

L'EAU DE PASSY.

Baissez tout's le nez, et silence!
Me voilà! Je viens de Passy.

TOUS.

Passy!

L'EAU DE PASSY.

J'ai fui longtemps devant la sonde
Qui creusait mon puits artésien.
Mais de ma retraite profonde
Je sors et je m'en trouve bien.
Passage, me voici!
Laissez passer l'eau de Passy!

REPRISE DE L'ENSEMBLE.

Passage! la voici.
Laissons / Laissez } passer l'eau de Passy

L'EAU DE PASSY.

De là haut mon onde gaillarde
Jaillira comme un vrai torrent...

TOUS.

Torrent!

L'EAU DE PASSY.

Partout, jusque dans la mansarde,
Je monterai d'un jet puissant.

TOUS.

Puissant!

L'EAU DE PASSY.

Je veux qu'l'bourgeois que j'invite
A goûter ces bienfaits nouveaux
Me nomme Sultane favorite
Au harem des nouvelles eaux.
Passage! etc.

REPRISE EN CHOEUR.

Passage, etc.

TOUTES LES EAUX. Sultane favorite! Non! non!

LA COMÈTE. Voulez-vous vous taire?

COCHONNET. Pour des eaux bien élevées, voilà une drôle de conduite.

BARIGOULE. Avec tout ça on m'avait promis du vin, et je n'en vois pas.

## SCENE VII.

LES MÊMES. LE VIN.

LE VIN, *parlant avec l'accent auvergnat.* Me voilà, fouchtra!

BARIGOULE. Tiens! c'est un Auvergnat.

LE VIN.

AIR : *De la rose de Saint-Flour.*

Pour vivre dans l'abondance,
Dès longtemps j'épousai l'eau.

TOUS.

Pour vivre dans l'abondance,
Il avait épousé l'eau.

LE VIN.

Une nouvelle ordonnance
D'un sérail me fait cadeau.

TOUS.

Une nouvelle ordonnance
D'un sérail lui fait cadeau.

LE VIN.

Pour embellir mes destins,
J'vas, prenant des mœurs plus lestes,
Goûter des plaisirs célestes
Sur le quai des Célestins
Ah! oh!

TOUS.

Ah! oh!

LE VIN.

Ah! ah!

TOUS.

Ah! ah!

LE VIN.

De bon époux, me voilà
A présent d'venu pacha.

REPRISE.

Pour vivre dans l'abondance, etc., etc.
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Quelle chanc' que cett'chance-là!
Ah! oh! ah! ah! oh! oh!
V'là le vin devenu pacha!

BARIGOULE. Pacha!

LE VIN. Oui, ces dames sont mes sultanes; ces eaux de différents endroits...

COCHONNET. Sont toutes pour vous des o...dalisques.

BARIGOULE. Et c'est ce vin trop marié qui est le vin de la comète?

LA COMÈTE. Oui, tel que l'ont fait les hommes.

COCHONNET. Après ça, ça doit plaire, comme tout ce qui vient de vous... (*Saluant Cauda.*) et tout ce qui procède de madame votre appendice.

AIR de *Téniers.*

Plus d'une mode singulière
Fut patronnée et prescrite par vous,
Et ce qui vient de vous, ma chère,
Chez les humains, est assez dans leurs goûts.
Ils ont aimé les perruques à queue ;
Par une mod' qui ne charmera qu'eux,
Ils aiment les robes à queue...
Ils aimeront les vins aqueux.

LA COMÈTE. Enfin, qu'on le goûte ou non...

BARIGOULE. Goûtons-le toujours.

LA COMÈTE. Des coupes!

CAUDA. (*Après avoir sifflé, criant dans le porte-voix*). Tout le monde sur le pont!

## SCENE VIII.

LES MÊMES, LES MATELOTS.

(*Ils entrent, apportant des verres que l'on distribue et un seau, avec lequel le vin verse à la ronde.*)

LE VIN.

AIR : *de l'Omelette à la Follembûche.*

Quand on voulait se mettre en joie,

TOUS.

Se mettre en joie. (*bis*)

LE VIN.

Jadis la futaille était là.

TOUS.

Elle était là. (*bis*)

LE VIN.

Mais à présent, ce n'est plus ça,

TOUS.

Ce n'est plus ça! (*bis*)

LE VIN.

C' n'est plus à la cave qu'on va.

Digitized by Google

TOUS.
Plus ça qu'on va ! *(bis)*

LE VIN.
Le buveur maintenant, quand il festoie,
Ne chante plus bouteille ni tonneau.
Car le vin se vend à la cruche } *bis.*
Le vin coule dans le ruisseau. }
*(Frappant avec le cercle du seau).*
A l'eau, oh !
Tends ton verre, ivrogne,
A l'eau, oh !
Et bois à pleins seaux.
A l'eau, oh !
Voilà le Bourgogne !
A l'eau, oh !
Voilà le Bordeaux !
Chantons, sans crainte pour nos cerveaux,
Le vin qui se puise à la Seine.
Vive le jus de lafe, lafe, lafe, *(bis)*
Vive le jus de lafe, de la fontaine !

REPRISE EN CHŒUR.
A l'eau, oh ! etc.

BARIGOULE. Maintenant que nous sommes abreuvés, en route, Cochonnet !

LA COMÈTE. Déjà !

BARIGOULE. Il le faut.

LA COMÈTE. On va vous reconduire. *(Criant.)* Armez l'aérolithe major !

CALEB. Encore un verre, et adieu !

REPRISE DU CHŒUR.

*(Barigoule et Cochonnet montent l'escalier du bastingage. — Le décor change.*

**TROISIÈME TABLEAU.**

Le théâtre représente l'intérieur d'une cage.

## SCENE IX.

MERLIFLOR, AUTRES MERLES.

*(Merliflor entre à droite, les autres à gauche.)*

MERLIFLOR. Salut, Messieurs ! En qualité de votre président, je vous remercie de votre exactitude. Je vois avec plaisir que le club des Merles ne chômera point.

PREMIER MERLE. Je ne suis pourtant pas sans éprouver quelques scrupules.

MERLIFLOR. Et lesquels ? Quelle institution était plus nécessaire que la nôtre ? Et quand je dis plus nécessaire... c'est plus nécessaire, que je veux dire. L'art dramatique s'en allait en brindezingue, disloqué par l'indifférence publique. Les pièces vivaient tranquilles ou mouraient de leur belle mort. Ça ne pouvait pas durer. Nous étions là, nous autres gens d'argent et de loisir. La mauvaise littérature faisait tort à nos digestions. Nous nous sommes dit :

AIR : *Du serin qui te fait envie.*

Que le public trop idolâtre
Au théâtre ne sifflait rien ;
Que partout, surtout au théâtre,
Châtier bien, c'est aimer bien ;
Qu'à l'art on devait sans faiblesses
Montrer les chemins les meilleurs,
Et qu'il fallait siffler les pièces,
Pour encourager les auteurs.

TOUS. Bravo ! bravo !

DEUXIÈME MERLE. Que notre président Merliflor me pardonne..... Mais j'ai une crainte.

MERLIFLOR. Parlez !

DEUXIÈME MERLE. Ces rats d'écrivains sont mauvaises langues... J'ai peur qu'ils n'affectent de nous confondre avec une autre espèce d'oiseaux.

MERLIFLOR. Fi ! Il n'y a pas de danger.

## SCENE X.

LES MÊMES, UN HUISSIER, puis BARIGOULE ET COCHONNET.

UN HUISSIER. Monsieur le président, deux visiteurs demandent à être introduits.

MERLIFLOR. Ah ! qu'ils entrent *(Barigoule, Cochonnet entrent et saluent)*. Bonjour, messieurs. J'ai reçu votre lettre, et je sais ce qui vous amène. Vous pouvez assister à la séance. Mais pardon ! il faut d'abord que nous fixions le sort d'une pièce qui se joue ce soir. *(Aux Merles)* Messieurs ! je vois aux voix ! *(Il leur parle bas tour à tour.)*

COCHONNET *(à Barigoule)*. Tiens ! dites donc, sergent, comment donc qu'ils font pour juger comme ça une pièce qui se jouera-z-à ce soir ?

BARIGOULE. Z-à-ce soir ! soignez votre langage, Cochonnet ; vous êtes chez des gens vétilleux.

COCHONNET. Mais, sergent, vous me reprenez toujours. Voyons, là, une bonne fois vous qu'êtes savant, faut-il dire : J'ai t'été, ou j'ai z-été ?

BARIGOULE. Ça dépend des pays. Ainsi par exemple, chez moi, que je suis de Saint-Étienne, oùs qu'on fabrique du velours, on dit : J'ai-z-été.

COCHONNET. Alors, moi qui suis de la Bourgogne, faut que je dise : J'ai t'été.

BARIGOULE. Pourquoi ?

COCHONNET. Parce qu'il y a beaucoup de tonneliers.

MERLIFLOR. C'est fait. Encore une ! ultti !

L'HUISSIER. Il y a là une dame qui demande audience.

MERLIFLOR. Faites-la entrer ! Messieurs, nous sommes en séance.

## SCENE XI.

LES MÊMES, LA COMÉDIE.

LA COMÉDIE *(entrant)*.

AIR : *de la Sarabande.* (Mangeant.)

Je suis, je suis la Comédie,
Si parfois je vous fais pleurer,
C'est pour contenter votre cœur,
Non pour goût, j'ose l'assurer.
En me voyant j'aime mieux que l'on rie,
Car il faut bien que j'amuse à mon tour
Ceux qui me donnent chaque jour
La comédie.
Je suis, je suis la Comédie !
Gens de tout temps, riez bien tous,
En écoutant ma voix hardie ;
Car, moi, je ris assez de vous.

MERLIFLOR. Soyez-la bienvenue, madame. On a des compliments à vous faire.

LA COMÉDIE. Il y a pas mal de gens qui me l'ont dit avant vous, et pour leur argent encore. C'est égal, allez ! ça flatte toujours.

MERLIFLOR. Vous avez bien choisi vos sujets.

LA COMÉDIE. Tiens ! vous croyez donc que je n'y vois pas clair ?... Je n'ai eu qu'à regarder... Au temps où nous sommes, les effrontés, ça vous crève les yeux.

MERLIFLOR. Le fait est que le toupet est bien porté, à notre époque.

COCHONNET. Oh ! le toupet ! Dire que si j'en avais, je serais colonel, à c't'heure... ou pour le moins caporal. Le toupet ! il n'y a que ça, n'est-ce pas, sergent ?

BARIGOULE. Que ça dépend de la coupe des cheveux.

AIR : *Je loge au 4e étage.*

Je suis un fils de bonn'famille,
Qui trône partout en public,
Un'dame, moins femme que fille,
Et qui vous dit,— c'est là son tic :
Qu'est-ce que ça m'fait ? Elle a du chic !
Au bras quand il a sa cocotte,
Il prend un air tout glorieux...
On trouv'ça beau ; moi j'dis qu'c'est bête. .
Tout ça dépend d'la coup'des cheveux.

TOUS.
On trouve ça beau, etc.

LA COMÉDIE.
Je vois, par une vieille rubrique,
Un sot, se faisant sans façon
Noble de sa propre fabrique,
Allonger tout doucement son nom,
Malgré la loi qui lui dit non !
Devant le titre qu'il se prête,
Les nigauds ouvrent de grands yeux...
On trouv' ça beau : moi, j'dis qu' c'est bête...
Tout ça dépend d'la coup' des ch'veux.

TOUS.
On trouve ça beau ; moi, etc.

MERLIFLOR.
Un emprunteur, de mœurs faciles,
Exploit' des amis complaisants.
Il ne rend rien. Les imbéciles,
En proie à des besoins urgents,
Tirent la langue... Il est bien temps !
Ils le voient, riche de sa dette,
Passer fièrement devant eux.
On trouv' ça beau ; moi, j'dis qu'c'est bête.
Tout ça dépend d' la coup' des ch'veux.

TOUS.
On trouve ça beau ; moi, etc.

COCHONNET.
Moi, j'en vois un qui se prélasse,
Traîné par deux poneys nabots,
Dans un' petit' voitur' si basse,
Que l'extrémité de son dos
Se promène dans les ruisseaux.
Sur le siège de sa charrette,
Il prend un bain de sièg' !... C'est fameux !
On trouv' ça beau : moi, j'dis qu' c'est bête...
Tout ça dépend d'la coup' des ch'veux !

TOUS.
On trouv' ça beau : moi, etc.

LA COMÉDIE. Ah ! les amis... Je ne les ai pas oubliés. *Nos intimes !* voilà une étude prise sur le fait !

MERLIFLOR. Je crois bien ! tous faux bonshommes ! Il n'y a rien de plus vrai.

BARIGOULE. Et francs comme l'osier. Ce n'est pas ceux-là qui cacheraient ce qu'ils ont sur le cœur.

LA COMÉDIE *(mettant les poings sur les hanches)*. Hé ! bien, quoi ? Faut-il pas mettre des bas de soie, pour te dire ce qu'on pense de toi ? Si tu as le nez de travers et l'œil louchon, est-ce une raison pour qu'on ne te le dise pas, cornichon ?

MERLIFLOR. Oh ! je reconnais ce langage.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Tous ces gens-là, dans leur verve incivile,
Sans se fâcher disent la vérité,
Semblent avoir appris l'art difficile
D'y entreprendre en société.
Comme à la halle on en voit là de grises.
L'esprit n'y manque pas, Dieu merci !
Et c'est pourtant là qu'il faut aller si
On veut entendre des sottises.

MERLIFLOR. C'est égal, faites-en beaucoup comme ça.

LA COMÉDIE. Et la place ? Est-ce que j'ai mes coudées franches ?

MERLIFLOR. Qu'est-ce qui vous gêne ?

*(On entend jouer l'air de la Grâce de Dieu sur un orgue.)*

LA COMÉDIE. Ça.

## SCENE XII.

LES MÊMES, PIERROT.

PIERROT *(entre en chantant et en jouant de l'orgue)*

Adieu,
A la grâce de Dieu !

Deux cents lieues comme ça ! toujours tout droit et en tournant toujours.

BARIGOULE. Mâtin ! ça doit vous ennuyer ; j'en pleurerais, moi, à votre place.

LA COMÉDIE. Et pendant ce temps-là, moi, je me morfonds. Oh ! les reprises !

MERLIFLOR. Le théâtre est en si mauvais état. Il faut bien boucher les trous.

LA COMÉDIE,
AIR : *du Charlatanisme.*
Partout on se plaint cependant
Que l'art reste stationnaire ;
Comment peut-il avancer quand
On le fait marcher en arrière ?

MERLIFLOR.
C'est vrai, l'art, je le reconnais,
Ne peut d'une bien vive allure,
Suivre la route du progrès,
Quand on met, à chaque relais,
De vieux chevaux à sa voiture. *(bis.)*

PIERROT. On leur met des jambes neuves, aux vieux chevaux. Un air de danse, et youp la Catarina !

MERLIFLOR. Au moment où l'on s'y attend le moins.

COCHONNET. On amène ça d'une manière ingénieuse... J'ai fait venir ici tout l'opéra. — Ah ! commandeur, il n'y a que vous pour avoir de ces idées là. — Et maintenant que la fête commence...

PIERROT. Et en avant ! eh ! les ballets ! on aime ça.

AIR : *On en dira tant, tant, tant.*

C'est comme ça ; l'aspect joyeux
Du bal suivre d'avance;
On aime le vin mousseux
Et le bouchon qui s'élance.
Qu'on en serve, on dit : ça me plaît !
Encore un p'tit goutt' de danse.
Ça me plaît, oui, ça me plaît !
Encore un p'tit coup de ballet !

MERLIFLOR. Moi, je suis de l'avis de madame.

*(Même air).*

Toutes ces reprises-là
Font à l'art un tort immense,
Et tout qu'une seul' restera
Sur l'affiche en permanence,
Je m'écrierai : ça m'déplaît !
Qu'on la flanque donc en danse !
Ça m'déplaît, oui, ça m'déplaît,
Encore un p'tit coup de balai !

PIERROT. Ah ! la Catarina ! J'oubliais ! *(Chantant.)*

Adieu,
A la grâce de Dieu !

BARIGOULE. Qu'est-ce qui lui prend ?

PIERROT. Et mon actrice, à qui je ne pensais plus ! Je la conduis comme ça... et il y a loin du Gymnase à la Porte-Saint-Martin. Mais avec ça, je la tiens... Victoire !

MERLIFLOR. En latin, Victoria.

PIERROT.

Adieu,
A la grâce de Dieu ! *(Il sort).*

BARIGOULE. Adieu, mon brave ! bon voyage.

## SCENE XIII.

LES MÊMES, moins PIERROT.

COCHONNET. En voilà une drôle de manière d'enrôler des recrues... Il me semble...

BARIGOULE. C'est comme ça qu'on se fait une troupe.

LA COMÉDIE. Une troupe ! oh oui ! on s'occupe bien de ça à présent.

MERLIFLOR. On a inventé autre chose.

AIR : *de M. Monsot (les Rameneurs.)*

Les théâtres sont plus malins;
Voyant que c'est le neuf qu'on aime,
Ils ont pris un autre système,
C'est la grève des cabotins.
Jadis, moins savants en malices,
Les directeurs, avec grand soin,
Gardaient les acteurs, les actrices,
Dont ils savaient avoir besoin.
Là, les artistes vieillissaient ;
Forts du lien qui les rassemble,
Leurs talents se fondaient ensemble,
Et l'un par l'autre grandissaient.
Mais c'est autre chose à cette heure :
Un théâtre c'est plus vraiment
Une maison où l'on demeure;
C'est une auberge où l'on descend.
Veut-on monter au boulevard
Une pièce ? pour chaque rôle,
Vite, à l'improviste on enrôle
Des comédiens de hasard.
C'est une chasse, une battue.
On en emprunte à ses voisins;
On en racole dans la rue...
C'est la grève des cabotins.
Avez-vous vu parfois là-bas
Les maçons faisant leur affaire ?
Avez-vous vu place du Caire
Les cardeuses de matelas ?
Tels, dans leurs oisivetés douces,
Les artistes qu'on va chercher
Attendent, en tournant leurs pouces,
Que l'on vienne les embaucher.
L'auteur célèbre a dit : Je veux
Que mon héroïne soit blonde,
Que l'amant ait la voix profonde,
Que la traître ait... de beaux cheveux.
Vite, à la grève ! on cherche, on fouille
Dans le tas, et l'on fait du tout
Un vrai salmis où tout se brouille.
Tant mieux ! on aime le ragoût !
Les pièces sont des arlequins;
Pour les habiller à la mode,
Il est un système commode...
C'est la grève des cabotins !

REPRISE EN CHŒUR.

COCHONNET. C'est donc ça que je ne m'y reconnais jamais en lisant les affiches.

BARIGOULE. Vous verrez qu'un jour le même acteur jouera sur deux théâtres à la fois.

LA COMÉDIE. Enfin, il n'y a plus que ça de vieilles pièces avec un acteur nouveau, fût-il iroquois, fût-il nègre.

MERLIFLOR. C'est vrai !

AIR : *de l'Héritière.*

Naguère encore, j'ai vu l'italienne
Myrra jouer Béatrix en français.

LA COMÉDIE.

Et n'est-ce pas à Londres, sur la scène
Qu'Arnaud Duval joue Hamlet en anglais.
J'entends d'ici le bruit de son succès

MERLIFLOR.

Ces deux faits là lèvent tous les scrupules,
Et d'après eux, je vois qu'un' marionnette
Peut réussir aux Funambules
En jouant les rôles de Pierrot.
Étant tout noir, il ferait un bon Pierrot.

COCHONNET. Seulement il faut qu'on sache nager.

LA COMÉDIE. Le troupier a raison ; on met tant d'eau dans les pièces pour les rafraîchir... Comptez un peu sur vos doigts.

MERLIFLOR. Un décor vert de mer au monstre.

LA COMÉDIE. Un peu de vague dans les chevaux du Carousel.

MERLIFLOR. La Seine rajoutée à la Tour de Nesle.

BARIGOULE. Sans compter le lac de Glénaston.

MERLIFLOR. Un drame anglais qui a été traduit devant nous.

COCHONNET. Et pas acquitté.

LA COMÉDIE. Un bien bel ouvrage pourtant.

MERLIFLOR. Oui, où on tue le traître en le prenant pour une loutre.

COCHONNET. A cause de sa casquette.

BARIGOULE. Eh bien !

AIR : *d'Aristippe.*

Moi si j'étais de ces pièces refaites,
Loin de payer cher tel ou tel comédien,
Je prendrais des marionnettes
Que je pourrais avoir pour rien ;
Et je m'en trouverais très-bien.
Ces pièces là se sauvent à la nage
Aller sur l'eau, voilà le talent. Je crois
Qu'on ne saurait trouver pour ce flottage
Quelqu'chos'de mieux que des acteurs de bois.
Pour les pièces d'eau, prenez des pièces de bois.

MERLIFLOR. Au moins on pourrait mener les acteurs. Pas de mauvaise volonté, pas d'indispositions.

COCHONNET. Faut pas crier ! J'ai été une fois à Guignol. On faisait relâche parce que la première danseuse était cassée.

LA COMÉDIE. Ça n'empêche pas qu'on en viendra là ! on est en route. Suivez-moi, et vous le verrez.

AIR : *des Noces de Jeannette.*

Là-bas, là-bas
Suivez tous mes pas. *(bis)*
Sans peine
Ni gêne,
Nous arriverons,
Bientôt nous serons
Obligés d'applaudir à ce que nous verrons.
C'est un nouveau théâtre
Tout récemment ouvert.
Nul n'a jamais offert
Plus dociles acteurs, et public plus folâtre,

TOUS.

Là-bas, là-bas.
Suivez / Suivons } tous { mes / ses } pas. Etc.

*(Tous sortent. Le décor change.)*

## QUATRIÈME TABLEAU.

La grande allée des Tuileries.

## SCENE XIV.

LE JARDIN DES TUILERIES, L'ARBRE DU 20 MARS.

*(Le Jardin est au pied d'un arbre, les yeux levés, et regardant à la cime.)*

LE JARDIN. Arbre, mon ami, ne vois-tu rien venir ?

VOIX D'EN HAUT. Je ne vois que les Champs-Elysées qui verdoient, et la place de la Concorde qui poudroie.

LE JARDIN. Mon Dieu ! quelle solitude ! Qui m'aurait dit que moi, le Jardin des Tuileries, j'aurais un pareil sort ?

AIR : *Autrefois.* (Chanson de Fortunio.)

J'étais le seul rendez-vous des bourgeois,
Autrefois !

LA VOIX D'EN HAUT.

Autrefois.

LE JARDIN.

Dans mon allée on se pressait en foule,
Autrefois.

LA VOIX.

Autrefois.

LE JARDIN.

Mais sur mon sol, qu'un pied trop rare foule,
Aujourd'hui,

LA VOIX.

Aujourd'hui.

LE JARDIN.

Mes orangers se dessèchent d'ennui,
Aujourd'hui.

LA VOIX.

Aujourd'hui.

LE JARDIN. Allons, viens ! Ce pauvre arbre du 20 mars, je crois qu'il se fait vieux.

L'ARBRE *(entrant)*. Me voici, seigneur.

LE JARDIN. Mais non. Il est vert encore.

L'ARBRE. Seigneur, voici du monde ; ceux que vous attendez, sans doute.

## SCENE XV.

LES MÊMES, LE BOIS DE VINCENNES, LE BOIS DE VESINET.

LE BOIS DE VINCENNES, LE BOIS DU VÉSINET.

AIR : *Nous n'irons plus au bois.*

On ne vient pas au bois, nos désirs sont trompés !
Décidément pour nous les lauriers sont coupés.
Chez nous pas de presse,
Chacun nous délaisse ;
C'n'est pas vraiment
La pein' de nous embellir tant.

LE JARDIN. Le Bois de Vincennes, le Bois du Vesinet. Je vous remercie de vous être rendus à mon invitation.

## SCENE XVI.

LES MÊMES, LE CANAL SAINT-MARTIN.

LE CANAL. Hé ! bien, et moi ! est-ce qu'on ne me remercie pas ?

L'ARBRE. Pardon, mais il faudrait d'abord savoir...

LE CANAL. Savoir qui je suis ? Je suis le canal Saint-Martin, donc.

L'ARBRE. Je croyais que c'était un vieux.

LE CANAL. C'est vrai... Si vieux, qu'il en est voûté, et on m'a planté sur la voûte quatre rangées d'arbres, allées sablées, fontaines avec des statues, et avec de l'eau, ce qui est plus rare. Une des plus belles promenades de Paris. On convoque les autres, et me voilà... Ça vous fait rire ?

LE JARDIN.

AIR : *De Lauzun.*

Oui, je ris ; car je me souviens
Que somm' breuvage on voulut vendre
L'eau du canal aux Parisiens,
Et qu'ils en disaient pis que pendre.
Or, comm' la vie mis à l'écart
Avec le temps devient suave,
C'est pour l'faire boire plus tard,
Qu'on aura mis l'canal en cave. } *Bis.*

LE BOIS DE VINCENNES. Enfin, pourquoi nous a-t-on fait venir ?

LE JARDIN. Ah ! voilà !

AIR : *Des Sabots de la Marquise.*

Je suis dans la tristesse,
Hélas ! on me délaisse.
Et tous les promeneurs
Se promènent ailleurs.
C'est vainement que, pour leur plaire,
Je cherche de nouveaux attraits.
J'ai remis à neuf mon parterre,
Et je reconstruis mon palais.
Pour eux j'ai fendu ma terrasse
Et fait bâtir un pont en face.
Ils savent bien en profiter ;
Ils passent.... mais sans s'arrêter.
Les enfants seuls me sont fidèles ;
Je vois leurs jeux et leurs querelles,

Digitized by Google

Et j'ai plus l'air... c'est mon chagrin,
D'une écolr que d'un jardin.
Rien n'y fait. Ma tristesse
Augmente. On me délaisse,
Et tous les promeneurs
Se promènent ailleurs.

Le bois du Vésinet. Et qu'y pouvons-nous faire ?

Le jardin. J'ai pensé que les nouvelles promenades pourraient bien être la cause de mon mal.

Le canal. Pas moi, toujours. Ça viendra peut-être ; mais jusqu'à présent, à part quelques fichus en laine tricotés, bleus et blancs, ou blancs et rouges... je n'ai pas encore vu beaucoup de toilettes distinguées.

Le bois du Vésinet. Ça n'est pas moi non plus... à part quelques amoureux...

Le bois de Vincennes. Ni moi... à part quelques artilleurs.

Le jardin. Qui donc alors ?

## SCENE XVII.

Les Mêmes, GRENOUILLARD (*Costume de jouteur.*)

Grenouillard. Je vas vous le dire, moi. C'est mon patron.

L'arbre. Qui ça, votre patron ?

Grenouillard. Le bois de Boulogne. Je suis Grenouillard, maître nageur, marinier des ports, et le roi des joûtes... Grenouillard quoi ! (*Il fait le geste de pousser avec sa lance.*) Eh ! va comme je te pousse !

Le jardin. Le bois de Boulogne ! En effet.

Grenouillard. Eh ! oui. Et à qui la faute ? Je ne dis pas ça pour vous (*montrant le bois*), mais pour ce clampin là et son camarade... Ça a des lacs et ça veut prendre le monde dedans ses lacs, et ça ne sait rien en faire. Des joutes ! Voilà un spectacle flatteur. Et va comme je te pousse !

Air : *La Clé, la Clé.*

A l'eau, à l'eau, canard à l'eau !
A l'eau, grenouille,
Et qu'on se mouille !
On crie, à chaque coup nouveau ;
A l'eau, à l'eau, canard à l'eau !
Quand on m'voit dans mon beau costume,
Bien planté, la lance en arrêt,
Enlever mon homm'comme un'plume,
C'est ça qui vous rend satisfait.

(*Parlé.*) Et va comme je te pousse.

TOUS.
A l'eau... à l'eau, etc.

GRENOUILLARD.
Mettez-moi donc là, — quel battage !
Un d'ces maris bons à frotter,
Qui se portrait, dans leur ménage,
Que c'que leurs femmes leur laissent porter.

(*Parlé.*) Et va comme je te pousse.

TOUS.
A l'eau... à l'eau, etc.

GRENOUILLARD.
Mettez-y donc un de ces braves,
Qui prêchent la guerre à la maison,
Et qui se cach'raient dans les caves,
Si l'on entendait le canon.

(*Parlé.*) Et va donc comme je te pousse !

TOUS.
A l'eau... à l'eau.

Le bois de Vincennes. Hé, bien ! c'est une idée. Je vous engage,

Grenouillard. Trop tard, mon petit ; je suis enrôlé comme conducteur d'omnibus.

L'arbre. Oh ! un marin.

Grenouillard. Eh, bien ! quoi ? A bord des gondoles parisiennes, omnibus nautiques. C'est ça qui sera commode !

Le jardin. Surtout pour aller de l'Odéon à Montmartre.

Grenouillard. Bah ! avec une correspondance.

## SCENE XVIII.

Les Mêmes, HIPPOGRAPHE.

Hippographe, entrant. A cheval ! A cheval !

L'arbre. Pourquoi faire ?

Hippographe. Votre portrait.

Grenouillard. Tiens, je le reconnais. C'est encore un des agréments de mon bois. On irait rien que pour ça.

Hippographe. Photographie équestre, sur la route, à côté de l'Hippodrome, dont j'ai déjà opéré tous les artistes, les chevaux en pied, et les acteurs en selle.

Le jardin. Pas possible.

Air : *de l'artiste.*

J'ai vu plus d'une dame
Fair' faire son portrait ;
Variant le programme,
J'en ai vu qu'on faisait
En pierrette, en d'moiselle,
En nymphe, et cætera.
Mais se faire faire en selle, }
J'n'avais jamais vu ça. } (*bis.*)

Hippographe. Ça se voit chez moi. Je suis là, embusqué à ma fenêtre, et tout ce qui passe... Vlan !

Air : *de la Galopade.*

Au grand galop ! au galop ! au galop
Je croque.
Je m'en moque.
Au grand galop ! au galop ! au galop !
Il faut payer l'impôt,
Une amazon'passe.... C'est pris...
Sa jupe folle
S'envole.
J'espère pour elle qu'elle a mis
Son.... Grand Dieu.... j'en frémis.
Au grand galop, etc.
Un cavalier trotte d'un air fier.
Sa bêt'rue
A ma vue.
Il aura son portrait, c'est clair,
Tête en bas, jamb's en l'air.
Au grand galop, etc.
Je vois des fiacres peu pressés,
D'allure
Lente et sûre.
Tant pis si les stores baissés
Ne le sont pas assez.
Au grand galop, etc.

REPRISE EN CHOEUR.
Au grand galop ! au galop ! au galop.
Il croque
Mais s'en moque.
Au grand galop ! etc.

Hippographe. A cheval, à cheval !

L'arbre. Un arbre à cheval ! ça ne s'est jamais vu.

Hippographe. Pourquoi ? les arbres vont bien en voiture. Encore un progrès, et... (*Voix au dehors.*)

Le jardin. Qui vient là ?

## SCENE XIX.

Les Mêmes, BARIGOULE, COCHONNET, LA COMEDIE, LES MERLES.

La comédie. Nous sommes arrivés.

Barigoule. Je me reconnais. J'aime ce séjour, qui est le paradis de l'enfance.

Le jardin. Vous aimez les enfants ?

Cochonnet. Oh ! c'est pas tant à cause des mouflets : c'est à cause de leurs demoiselles de compagnie.

Barigoule (*à Cochonnet*). Voulez-vous vous taire ! (*Au jardin*). Je les adore.

Le jardin. Tant mieux ! Eux seuls me restent, et je ne chercherai plus qu'à leur plaire. J'aurai de la musique pour eux, des soldats pour eux... Vous verrez... Tenez ! écoutez.

Air : *de Dorcier* (Beauté).

Entendez-vous, là-bas, sous la charmille,
Ces rires frais par saccade érillés ?
Dirait-on pas une jeune famille
D'oiseaux chantants sous les grands marronniers.

Ce beau jardin, ce sont les Tuileries.
Ces gais éclats, ce sont cris des enfants ;
Et c'est Guignol, avec ses comédies,
Qui met la joie en ces yeux pétillants.

Ecoutez-les. Voici Polichinelle ;
Ils rient de voir le vieux coquin hâbleur,
Traître aux amis, à l'épouse infidèle,
Menteur, gourmand, fanfaron et voleur.

Pauvres petits ! c'est que leur âme ignore
Que de malheurs peut causer un fripon,
Et, grâce à Dieu, n'a pu sentir encore
Comme le cœur saigne à la trahison.

Ils rient de voir Colombine la brile,
Sourde aux douleurs de l'amoureux Pierrot ;
C'est qu'ils n'ont pas senti, sous leur mamelle,
La jalousie enfoncer son fer chaud.

Ils rient de voir battre le commissaire ;
C'est qu'ils n'ont pas encor compris pourquoi
Il faut plier sous le joug nécessaire,
Et qu'ici-bas le grand mot, c'est la loi.

Ils rient de voir enfin, pour tous ses crimes,
Le gai bossu par le diable emporté ;
C'est qu'ils n'ont pas appris vers quels abîmes
Vont le désordre et le vice effronté.

Laissez-les rire ! ils apprendront trop vite
L'ennui, l'amour, les désirs, les regrets.
Et que le mal est bien gai, — l'hypocrite ! —
Mais qu'on en souffre, en vivant. — Laissez-les !

Qu'ils rient encore ! et n'allez pas leur dire
Que l'homme, hélas ! n'est pas toujours enfant,
Et que ce qui, petit, le faisait rire,
Le fait pleurer après,..... quand il est grand.

REPRISE EN CHOEUR.
Qu'ils rient encore ! etc.

Cochonnet. Sergent, est-ce que nous n'allons pas à la comedie du théâtre de Guignol ? (*On entend sonner l'heure. — Roulement.*)

Le jardin. Il est trop tard.

Air : *de la Fiancée.*

Entendez-vous ? C'est le tambour ;
C'est la retraite,
Qui vous répète :
Voilà bientôt la fin du jour.
Il faut partir à la voix du tambour.

(*Entrée des tambours et fifres.—La Retraite.*)

Barigoule. Le jardin avait raison ; ce sont de vrais joujoux.

Cochonnet. C'est encore plus fort que le lapin qui joue du tambour.

Barigoule. Est-ce qu'ils ne savent que cet air-là ?

Le jardin. Loin de là. (*Il fait un signe, on joue : la Victoire est à nous.*)

Cochonnet. Ah ! j'aime ce tapage héroïque. Si j'avais seulement une grosse caisse ou la moindre des choses.

Le jardin. Sois satisfait. (*On apporte des instruments, qu'on distribue.*)

Barigoule. C'est aujourd'hui, qu'il va y avoir une crâne musique aux Tuileries.

COCHONNET.
Air : *Bataclan.*

A présent, puisque c'est l'usage,
Et que le bruit vous plaît toujours.

BARIGOULE.
Nous vous flanquerons du tapage.
Nous tap'rons à vous rendre sourds.
Rataplan !
Rataplan !
En avant
L'bataclan.
Tra la la la la la, etc.

(*Musique exécutée par les fifres, les tambours et tous les personnages, rangés autour du Jardin des Tuileries, qui conduit l'orchestre. — Défilé. — Le rideau baisse.*)

---

# TROISIÈME ACTE.

### CINQUIÈME TABLEAU.

Une boutique de liquoriste. Décoration orientale.

## SCÈNE PREMIÈRE.

ZORAIDE, FATMÉ, ZULEMA, GULNARE, CONSOMMATEURS. (*Les femmes sont au comptoir et servent les consommateurs*).

CHOEUR
Air : *Hali ! Halo !*
Lampons, buvons,
Versons, servons
Punchs, chinois, marrons
Et liqueurs de toutes sortes.
Ici l'on peut,
C'est écrit sur la porte,
Boire tout ce que l'on veut

Premier consommateur. Un petit verre !

Deuxième consommateur. Une cerise !

TROISIÈME CONSOMMATEUR. Unsherry-gobler !
LES FEMMES. Voila, messieurs, voilà !

## SCÈNE II.

LES MÊMES, BELBOUL.

BELBOUL. Pas si près ! messieurs ! pas si près !

PREMIER CONSOMMATEUR. Laissez-nous donc tranquilles, vous.

DEUXIÈME CONSOMMATEUR. Encore un mot et je ne consomme pas.

BELBOUL. Ah ! quel métier ! Il y a trop de mal, ma parole, il y a trop de mal.

REPRISE EN CHOEUR.

## SCÈNE III.

LES MÊMES, BARIGOULE, COCHONNET.

BARIGOULE. Quand je vous dis que c'est à votre tour de payer une tournée.

COCHONNET. Mais, sergent, c'est toujours à mon tour.

BARIGOULE. Parce que ça se trouve comme ça. Puisque vos parents vous ont envoyé des monacos.

COCHONNET. Quatre francs...

BARIGOULE. Si j'avais de la fortune comme vous, je ne me ferais pas tirer l'oreille. (*Frappant sur une table*). Garçon !

ZORAIDE, FATMÉ, ZULÉMA (*les entourant.*) Voilà, messieurs ! qu'est-ce qu'il faut vous servir ?

BARIGOULE. Qu'est-ce qu'on prend ici ?

ZORAIDE. Tout ce qu'on veut.

ZULÉMA. Une prune ?

FATMÉ. Du petit pot ?

BARIGOULE. Un renseignement, d'abord... à votre costume, on dirait que vous n'êtes pas d'ici.

COCHONNET. Il me semble...

ZULÉMA. En effet nous venons de loin.

ZORAIDE. Nous étions employées chez le Pacha de Trébisonde. Mais, il nous a donné notre paquet.

FATMÉ. Sans nous accorder les huit jours.

BARIGOULE. Et alors vous êtes venues à Paris ?

ZORAIDE. On nous a dit que c'est le paradis des femmes.

FATMÉ.

AIR : *Par le même chemin. (P. Henrion.)*

Nous aurait-on trompées !
On nous a dit qu'ici,
De droit émancipées,
Les femmes, sans souci,
Ont tout à leur merci.

ZULÉMA.

Pour peu que ça leur plaise,
Qu'elles peuvent changer d'amour,
Et tromper à leur aise
Leurs époux chaque jour...
Une fois par jour.

ZORAIDE.

Ah ! ah ! ah ! oh ! ah ! ah !
Jeunes et belles,
Et peu cruelles,
Ah ! ah ! ah ! ah ! oh ? oh !
Pour nous Paris
Sera le paradis.

REPRISE EN CHOEUR.

Ah ! ah ! oh ! ah ! ah ! ah ! etc., etc.

BARIGOULE. Mais enfin que savez-vous faire ?

ZORAIDE.

On nous apprit à plaire...
C'était notre métier.
Nous savions à rien faire
Passer le jour entier,
Jaser et babiller.
Habiles en parures,
Nous savions, filles du sérail,
Peindre notre figure,
Teint frais, lèvres en corail,
Et dents d'émail.
Ah ! oh ! ah ! oh ! ah ! etc.

REPRISE EN CHOEUR.

Ah ! ah ! ah ! oh ! oh ! etc.

BARIGOULE. Vous pouvez marcher ; votre avenir ne m'inquiète pas.

BELBOUL. Pas si près : messieurs, pas si près !

BARIGOULE. Qu'est-ce que c'est que cet empêcheur de danser en rond ?

BELBOUL. Je suis le patron de cet établissement, et le surveillant de ces dames.

COCHONNET. Ah ! bon ! le chien du jardinier.

BELBOUL. Mais il y a trop de mal.

BARIGOULE. Il fallait faire autre chose.

BELBOUL. Oh ! j'ai cherché une place.

AIR : (*On dit que je suis sans malice.*)

J'ai lu les petites affiches ;
J'ai trouvé des emplois très-riches ;
Mais il faut généralement
Qu'on donne un cautionnement.
Or cela ne saurait me plaire.
J'ai déjà dans une autre affaire
Mis des fonds, et quand j'ai perdu
La place, on ne m'a rien rendu.

COCHONNET. Les hommes sont si trompeurs !

*Même air.*

C'est une chose bien connue ;
A chaque pas, dans chaque rue,
On ne rencontre que des gens
Trompés, volés, si pas contens.
Mais c'est par sa propre science
Qu'on acquiert de l'expérience....
Vous voilà sage, et je conçois
Qu'on n'vous y prendra pas deux fois.

(*Parlé*). Il me semble.

BELBOUL. Aussi j'ai préféré ouvrir ce débit de liqueurs à l'enseigne des odalisques réunies.

BARIGOULE. Et ça boulotte ?

BELBOUL. Oui, seulement il y a trop de mal. Vrai, il faudra que je prenne un parti.

## SCÈNE IV.

LES MÊMES, SCHAUNARD, MUSETTE.

SCHAUNARD (*entrant*). Deux absinthes, là, mon petit père.

MUSETTE. Pures !

BELBOUL. Voilà !... ce sont deux de mes meilleures pratiques. M. Schaunard... mademoiselle Musette.

SCHAUNARD. C'est-à-dire la bohême artistique, littéraire et gouapeuse, représentée dans ses deux sexes.

BARIGOULE. Vous faites ?...

SCHAUNARD. Des vers... une fois par an... dans les années bissextiles.

COCHONNET. C'est donc ça que c'est si rare, les verres de bohême !

BARIGOULE. Et le reste du temps ?

MUSETTE. Orphelins pour le quart d'heure.

BELBOUL. Ils avaient un père qui a inventé la vie de Bohême et qui faisait de l'esprit pour eux.

SCHAUNARD. Et sans lui... crie ! rasés du coup.

MUSETTE. Nettoyés !

AIR : (*Ronde de la vie de Bohême*).

Folles filles de Bohême,
C'est un poète qui fit
De notre vie un poème
De gaité, d'amour, d'esprit.
C'est vrai que nous savons rire,
Boire, jurer et fumer.
Mais nous ne savons pas lire,
Nous ne savons pas aimer.
Nous voyons déjà la fange
Où vont tomber nos vingt ans ;
Mais nous faisons la vendange,
Nous autres, dès le printemps !
Chantons, rions ! } (*bis.*)
Trompons, noçons ! }
Tant que durent nos vingt ans.

SCHAUNARD.

Par la bière et par l'absinthe
Depuis longtemps hébété,
Pour moi, la misère sainte,
C'est la sainte oisiveté.
En vain s'enfuit la jeunesse.
Sur la route où vont les jours,
Notre stupide paresse
Nous arrêtera toujours.
Insouciants que nous sommes,
Par notre faute impuissants,
Nous ne serons jamais hommes ;
Nous serons toujours enfants,
A quarante ans.
Comme à trente ans.
Nous aurons toujours vingt ans.
A cinquante ans.
A soixante ans
Nous aurons toujours vingt ans.

Et aie donc !

BARIGOULE. C'est un vieux propre à rien.

SCHAUNARD. Faut bien. Il y en a qui font tout l'ouvrage. Sans ça, c'est moi qui en abattrais de la besogne ! Sapristi ! Du papier, une plume ! ma chope pour une plume ! Et aie donc !

UN CONSOMMATEUR. Une plume, voilà. Je suis courtier en plumes. Voici celle qui a écrit *le Mariage de raison, la Camaraderie, le Domino noir*... Prenez-moi ça de confiance.

SCHAUNARD. Mais, elle est brisée, votre plume.

LE CONSOMMATEUR. Les morceaux en sont bons.

SCHAUNARD. Ah ! bah ! tant pis ! Je vais essayer (*il prend la plume.*) Silence ! ça bout !

COCHONNET. Gare ! ça va éclater !

SCHAUNARD. Ah ! flûte ! j'aime mieux m'en aller. Je ne suis pas en train.

MUSETTE. Il y a des années comme ça.

SCHAUNARD.

AIR : de *Pilati.*

Allons nous en ! Le travail m'importune
Et loin de ceux qui viennent conseiller
De travailler pour faire sa fortune !
Je n'aime mieux pauvre sans travailler.

REPRISE EN CHOEUR.

(*Schaunard et Musette sortent reconduits par Belboul.*)

## SCÈNE V.

BARIGOULE, COCHONNET, LES ODALISQUES, LE TOURNIQUET.

LE TOURNIQUET (*il entre en valsant.*)

AIR : *Valse de Rosita.*

Quelle chance fatale
Et sans égale !
De ma maison
Quand on m'exile,
Mon seul asile,
C'est un débit de consolation.

BARIGOULE. En voilà un, qui a un drôle de chagrin.

COCHONNET. Un chagrin étourdissant. (*L'arrêtant.*) Stop ! mon brave ! Vous vous consolerez aussi bien sans tourner.

LE TOURNIQUET. C'est un reste d'habitude. Mais, hélas ! J'ai perdu ma place.... Et quelle place ! Bien payé et rien à faire.

COCHONNET. Ne dirait-on pas qu'il a perdu la place de la Bourse !

LE TOURNIQUET. Il ne s'en faut de guères.

AIR :

A ce temple où Plutus séjourne
Je servais de porte-respect,
Et la foule qui là s'entourne
Reculait à mon seul aspect.
R'onçant aux affair's qu'il ajourne,
Chacun en repos me laissait.
Mais la chanc' de moi se détourne.
Soudain j'ai senti qu'on flanquait } ter.
Une tourne, tourne, tourne, tourne }
Une tournée au tourniquet.

A mes bras que nul' main ne tourne
L'araignée avait suspendu
Les fils d'argent qu'elle contourne.
Doux repos ! je t'ai donc perdu ?
On dit qu'ici l'oubli séjourne,
Qu'ici tout chagrin, tout regret,
Comme il est venu s'en retourne...
Ah ! payez, payez, s'il vous plaît, } ter.
Une tourne, tourne, tourne, tourne }
Une tournée au tourniquet.

(*Il sort en valsant.*)

## SCENE VI.

BARIGOULE, COCHONNET, LES ODALISQUES.

COCHONNET. Comme ça, on ne pourra plus jouer, à présent ?

BARIGOULE. Vous êtes bête, Cochonnet, au contraire ! puisqu'on supprime ce gêneur, qui gênait la circulation de l'argent.

COCHONNET, *réfléchissant*. Ça bouleverse toutes mes idées... non,.. ça les bouleverse.

BARIGOULE. Expliquez-vous.

COCHONNET. J'entendais toujours parler de

Digitized by Google

perdre, de gagner. Je croyais qu'on jouait à ça avec cet outil-là... en tournant.

BARIGOULE, *riant*. Vous croyiez peut-être aussi qu'on gagnait des macarons?

COCHONNET. Dam!... Il me semblait.

## SCÈNE VII.

LES MÊMES, PRUD'HOMME.

PRUD'HOMME. Qu'est-ce qui parle de gagner? Qu'est-ce qui est assez malheureux pour avoir gagné?

COCHONNET. Pas moi! toutes les fois que je mets à la loterie, autant de ratisse!

PRUD'HOMME. Eh! bien j'y ai gagné, monsieur! moi, Prud'homme, le Prud'homme que vous savez. J'ai eu la fatale idée de penser un instant que la bourgeoisie devait venir en aide aux beaux-arts et tendre aux artistes une main secourable, pour les tirer du bourbier où ils pataugent... les... tranchons le mot... les galopins!...

BARIGOULE. Enfin que vous est-il arrivé?

PRUD'HOMME. J'ai pris des billets à la loterie de l'Exposition, monsieur... voilà ce qui m'est arrivé.

COCHONNET. Je ne vois pas où est le mal.

PRUD'HOMME. Mais j'ai gagné. Voilà le mal; le voilà. J'ai pris deux billets et j'ai gagné deux tableaux.

AIR :

Admirez mes chances fatales!
On m'a donné premièrement
Un singe jouant des timbales...
Que dir' d'un sujet si charmant?
Mais n'ai-je pas de quoi me plaindre?
Chacun me dit en le voyant :
Tiens! vous vous êtes donc fait peindre?
Joli portrait! il est frappant!
Parfait, parfait! il est frappant.

(*Parlé.*) Quant à l'autre... Ah! messieurs! mes lunettes en ont rougi. Et, non content d'avoir troublé mon foyer domestique, il me suit partout... Tenez! le voici!

## SCÈNE VIII.

LES MÊMES, PHRYNÉ.

PHRYNÉ.

AIR : *L'Amour un jour.*

Hélas!
Hélas!
Juge trop rebelle,
Hélas!
Hélas!
Ne condamne pas!
C'est Phryné la belle
Dont la voix t'appelle.
Ah! tourne vers elle
Tes regards ingrats.
Sans me voir, hélas!
Ne me condamne pas.
Hélas!
Hélas! etc.

COCHONNET. Phryné! J'ai entendu parler de cette donzelle.

AIR :

Je n'en veux pas dire de mal.
Son sexe, à qui je dois ma mère,
A tout droit légal et moral
Qu'on l'estime, qu'on le vénère.
Mais si quelque mécanicien
Eût fait d'cett'beauté qui s'affiche
Un cardan d'sonnette, je crois bien
Qu'elle serait à pied de biche.

PRUD'HOMME. C'est une plaideuse effrontée.

PHRYNÉ. J'ai prouvé la force de la vérité. Je n'ai rien caché à la justice, et...

BARIGOULE. Et vous avez gagné votre procès. Je le regrette!

PHRYNÉ. Oh! je plaiderai encore. D'abord, contre ce gros monstre, qui m'a reléguée au grenier.

PRUD'HOMME. J'ai eu raison.

PHRYNÉ. Jugez-en! (*Elle ôte son peplum.*)

COCHONNET. Il a eu tort!

PRUD'HOMME. Elle rendait ma femme jalouse.

PHRYNÉ. Elle a tort, jugez-en. (*Elle ôte sa tunique.*)

BARIGOULE. Bigre! elle pourrait bien avoir raison.

PRUD'HOMME. Et mon fils, monsieur, un enfant de douze ans, que je destinais à la noble carrière des armes. A présent, il veut absolument entrer dans la magistrature.

COCHONNET. Je comprends son idée.

PHRYNÉ. Jugez-en un peu. (*Elle fait le geste de retirer le vêtement qui lui reste.*)

PRUD'HOMME. Assez, ou je me sauve.

BARIGOULE (*à Phryné.*)

AIR : *Amis! voici la riante semaine.*

Il a raison, votre éloquence est vaine.
Le bonhomme est aveugle. En pareil cas,
Et pour si peu, n'n'est vraiment pas la peine
De fair' marcher de pareils avocats.
Mais donnez-moi place parmi vos juges
Quand vous aurez un procès sérieux...
Moi des plaideurs je crains les subterfuges
Et j'aime bien à tout voir par mes yeux. (*Bis.*)

PRUD'HOMME. Je respecte l'armée. Mais une soldatesque effrénée est seule capable de s'exprimer ainsi. Et ça ne m'empêchera pas de crier : A bas les loteries!

MADELON, *entrant*. Et pourquoi donc? Vive les loteries au contraire! Quoiqu'elles vous ont donc fait les loteries?

PRUD'HOMME. Madame... Je m'en vais pour ne pas m'emporter.

PHRYNÉ. Et moi, je ne le quitte pas.

REPRISE.

Hélas!
Hélas!
Juge trop rebelle
Hélas!
Hélas!
Ne me quitte pas.

(*Tous deux sortent.*)

## SCÈNE IX.

BARIGOULE, COCHONNET, MADELON.

MADELON. Après ça je m'en bats l'orbite. Dites-en ce que vous voudrez. Moi, j'sommes payée pour en dire du bien... Allais marchais!

BARIGOULE. Vous êtes payée?...

MADELON. Et crânement, je m'en vante. Madelon Cailloutin, pour vous servir. Il n'y a pas encore huit jours, j'allais aux champs comme une simple... comme une va nu pieds, quoi! en sabots. V'là qu'on me dit : Veux-tu mettre à la loterie au profit des pauvres épiciers détenus pour avoir fait du sucre avec du plâtre?... Quoique c'est? que je dis. C'est, qu'un me dit, que tu donneras vingt sous et qu'on te rendra cent mille francs. Je voulons bien, que je reponds. Et ça n'a pas manqué... Aussi queu noce, mes enfants!

AIR : *Tout d'la verte.*

J'ons d'l'argent, j'ons beaucoup d'argent!
Il faut qu'ça marche rondement.
J'ons d' l'argent, j'ons beaucoup d'argent!
J' voulons m' pousser de l'agrément.
Sitôt qu' j'ai reçu ce qu'on me donne,
J'ai planté là parents, amis,
Et sans fair' d'adieux à personne,
Je m'en suis venue à Paris.
J'ons d' l'argent, etc.

J' me suis fait cadeau d'une voiture
Avec des laquais tout autour,
Je dors plus que la nuit ne dure,
Et je fais douz' repas par jour.
J'ons d' l'argent, etc.
J' vas tous les jours aux Funambules,
Vu que j' m'embête à l'opéra;
J' vas voir travailler les hercules...
C'est des bel hommes, et moi j'aime ça.
J'ons d' l'argent, etc.

Avec tout ça, je n' m'amuse guère...
Et quand ça s'ra fait d' fricasser
Mes écus, c' qui me désespère,
C'est que je n' saurai plus m'en passer.
(*Parlé*). Mais bah! allais, marchais!
J'ons d' l'argent, etc.

REPRISE EN CHŒUR.

Elle a d' l'argent, beaucoup d'argent;
Il faut que ça marche rondement;
Elle a d' l'argent, beaucoup d'argent;
Ell' veut s'flanquer de l'agrément.

BARIGOULE. Vous voyez, Cochonnet?... parce que, voyez-vous, l'argent... c'est bon pour les ceux qui ont appris à s'en servir... Et les autres... Nisco, pour lors... vous comprenez?

COCHONNET. Approximément, sergent. Il me semble...

MADELON. Mais c'est pas tout ça... Qu'est-ce qu'a soif? Si on n'a pas soif, ça ne fait rien... Je régale tout le monde. Allais! marchais! Demandez ce qu'il y a de meilleur et de plus distingué.

## SCÈNE X.

LES MÊMES, L'ABSINTHE, L'AMBRETTE.

TOUTES DEUX (*entrant*). Voilà! voilà!

L'ABSINTHE. Ce qu'il y a de meilleur, c'est moi, l'absinthe!

L'AMBRETTE. Ce qu'il y a de plus distingué, c'est moi, l'Ambrette.

BARIGOULE. L'ambrette?

ZORAÏDE. Oui, une nouvelle liqueur destinée à remplacer l'absinthe.

L'AMBRETTE. Si vous aimez l'absinthe, buvez-moi. Ça vous fera le même effet. Seulement je ne grise pas.

L'ABSINTHE. Et elle ne donne pas d'appétit.

ZORAÏDE. Et elle n'est pas verte.

COCHONNET. A ça près, c'est absolument la même chose.

L'ABSINTHE. Ne l'écoutez pas. Elle ne réussira pas à me faire abandonner.

AIR : *du Café du roi.*

Buvez à ma coupe remplie!
C'est par mon nectar merveilleux
Qu'on est heureux et qu'on oublie;
Et celui qui me boit devient semblable aux dieux.
Que l'eau, que votre main ménage
Doucement,
Change ma liqueur en nuage
Blanchissant.
Buvez! mon ivresse est un glaive
Sûr et prompt.
Buvez! l'espérance et le rêve
Sont au fond.

L'AMBRETTE. Ne vous laissez pas prendre à ses pièges.

(*Même air*).

Redoutez sa coupe remplie!
Elle cache en son philtre affreux
Le repentir et la folie,
Et celui qui la boit les connaîtra tous deux.
Mais moi, sans crainte et sans alarme,
On me prend;
Au buveur je n'offre qu'un charme
Innocent,
Et lorsque j'abreuve la lèvre
Qui me croit,
C'est le plaisir et non la fièvre
Qu'elle boit.

REPRISE.

Redoutez sa coupe remplie,

## SCÈNE XI.

LES MÊMES, BELBOUL.

BELBOUL. Que vois-je? Ces dames qui gobelottent avec les consommateurs. Décidément... il y a trop de mal. Je prends un parti. Dorénavant, je ne veux plus chez moi d'employées sans un acte constatant qu'elles sont ouvrières depuis... depuis quarante-cinq ans.

TOUTES LES FEMMES. Horreur!

BARIGOULE. Il a raison; on ne peut pas avoir le bon grain sans l'ivraie.

BELBOUL. Songez à vous pourvoir de l'objet demandé.

ZORAÏDE. Nous! ouvrières? Jamais!

COCHONNET. Sont-elles feignantes!

BARIGOULE. La femme est comme ça. Paresseuse comme un colimaçon.

COCHONNET. Et encore!

AIR : *de la robe et des bottes.*

Le colimaçon m'intéresse.
Sergent, vous lui faites affront
En lui donnant ainsi le prix d'paresse...
Regardez donc seulement sur son front
Cet ornement fait à double système,
Dont le ciel a cru devoir le doter...
L'animal le porte lui-même,
Et ces dames le font porter.

BELBOUL. C'est dit, mesdames; ça sera comme ça, ou vous décamperez.

FATMÉ. Qu'allons-nous devenir, alors?

ZORAÏDE. Qui nous tendra une main secourable?

Digitized by Google

## SCÈNE XII.

LES MÊMES, LA PIÈCE A FEMMES.

LA PIÈCE A FEMMES. Moi!

AIR : *Pastourelle du Moulin des Tilleuls.*

Venez, je suis la pièce à femmes !
Le monde me trouve à son goût :
Petits vaudevilles, grands drames,
Moi seule, je remplace tout.
Je vous offre gloire et profit ;
Et si vous ne savez rien faire,
Vous ferez toujours mon affaire ;
Vous êtes femmes, cela suffit.
Venez, je suis la pièce à femmes,
Et j'ai besoin de vos attraits.
Venez, ne craignez rien, mesdames ;
Car je me montre, et ne parle jamais.

REPRISE ENSEMBLE.

Ecoutons } c'est la pièce à femmes ;
Ecoutez }

Elle a besoin de { vos / nos } attraits.

Allons } ne { craignons / craignez } rien, mesdames.
Allez }

Elle se montre, et ne parle jamais.

BARIGOULE. La pièce à femmes! Il me semble que je vous ai vue quelque part.

LA PIÈCE. Partout! tout le long des boulevarts et encore ailleurs; mais voilà qu'on ne veut plus de moi. On m'exile, et j'en suis réduite à chercher des rivages hospitaliers dans les contrées lointaines. Heureusement que j'ai de l'esprit, sans que ça paraisse, et je reussirai partout.

COCHONNET. Et où allez-vous comme ça, sans vous commander?

LA PIÈCE. Chez les Patagons. Il y a là un ancien épicier de Castelnaudary, qui s'est nommé roi d'Araucanie.

BARIGOULE. Quelque chose d'un peu épicé, ça lui fera plaisir.

LA PIÈCE. Venez-vous, mesdames?

ZORAÏDE. J'y vais, moi.

ZULEMA, FATMÉ, GULNARE. Moi aussi! moi aussi!

LA PIÈCE (*à Madelon*). Et vous?

MADELON. Me faire actrice? c'est dans le cas de deshonorer ma famille. Ah! bah! j'y vas tout de même.

COCHONNET. Et nous, sergent?

BARIGOULE. Dam! nous devons tout voir, par etat. Seulement, c'est peut-être un peu loin.

COCHONNET. Je n'ai pas à faire ici avant après-demain.

BARIGOULE. Allons-y, alors.

LA PIÈCE.

AIR :

Embarquons-nous !
Prenons tous
Notre bagage,
Et vite en voyage !
Là-bas sur les bords lointains,
Nous attendent des succès certains.

ZORAÏDE.

Déjà j'entends
Bravos charmants
Et retentissants;
Déjà mon cœur
Bat de bonheur.
A ce bruit flatteur.

BARIGOULE.

En voyant,
En regardant
Votre costume,
Je le présume,
Les sauvages curieux,
Vont vous croire sauvages comme eux.

COCHONNET.

Sans crainte allez
Et parlez
Au roi sauvage
Votre langage.
Car les mollets et les yeux
Parlent la même langue en tous lieux.

MADELON.

Quand j'les gardions,
A mes dindons
Chez nous je plaisions.
Au public fou,
Par contre-coup,
J'pourrons plaire itou.

LA PIÈCE.

Embarquons-nous, etc.

REPRISE EN CHŒUR.

Embarquons-nous, etc.

(*Tous sortent. Le décor change.*)

### SIXIÈME TABLEAU.

Le wigwam du roi d'Araucanie. — Paysage américain.

## SCÈNE XIII.

CARABI-CARABO, L'ŒIL-EN-COULISSE, LE PIED-QUI-A-DES-CORS, LE POTIRON-QUI-FAIT-LA-SOUPE, autres PATAGONS.

(*Carabi-Carabo est couché sur un banc. Potiron-qui-fait-la-soupe est près de lui. Les deux femmes l'éventent.*)

CHŒUR.

AIR : *Travaillez mesdemoiselles.*

Notre roi dort sous l'ombrage...
Auprès de lui parlons bas ;
Quand il dort, il est bien sage.
Aussi, ne l'éveillons pas.

CARABI-CARABO (*éternuant*). Atchi! Vous m'enrhumez du cerveau avec vos éventails.

L'ŒIL EN COULISSE. Seigneur, nous croyions bien faire.

CARABI. Faut pas croire.

LE PIED QUI A DES CORS. Les mouches auraient pu incommoder votre illustre personne.

CARABI. Vous en êtes une autre. Silence! (*Il se lève.*) Ah! mais, c'est drôle, on dirait que les journées me paraissent plus longues qu'autrefois. Il faut vous dire que je suis un ancien farceur, à ce point que je m'étais fait épicier pour exercer la farce en grand. Je vendais à mes pratiques du café fait avec du macadam et des livres de bougie qui ne pesaient qu'une demi-livre. Ça m'amusait... mais c'est un divertissement que les tribunaux n'encouragent pas assez. J'ai fui mon ingrate patrie, je suis venu dans ces contrées dépourvues de lois répressives, où j'ai fondé un commerce de vessies que je donnais pour des lanternes. On m'a couronné pour la peine. J'ai changé mon nom de Castagnac pour celui de Carabi-Carabo, qui veut dire le bon qui digère ; j'ai épousé des femmes qui s'appellent l'œil en coulisse et le pied qui a des cors ; je me suis donné un ministre qui s'intitule le Potiron qui fait la Soupe ; tout ça, ça m'a fait rire dans le principe, mais à la longue... ils sont trop serins ; il n'y a pas de plaisir. Voyons, quand vous me regarderez... C'est tout ce que vous savez dire?

UN ARAUCANIEN. Oh! grand chef, faut-il vous chanter vos louanges?

CARABI. Volontiers!

POTIRON.

AIR: (*le grand duc de Byzance.*)

Roi d'Araucanie
T'as de l'agrément !
On te porte envie...

CARABI.

On a tort vraiment.
J'ai de la puissance,
Des sujets bien plats...
Mais la belle avance !
Ils n'm'obéissent pas.
Voilà.
Le roi d'Ara, de ça,
D'carau, d'Araucanie.
Voilà
Un roi fâché de s'amuser tant que ça !

LE PIED QUI A DES CORS.

Roi d'Araucanie
T'as de l'agrément !
Table bien servie,
Repas succulent.

CARABI.

Mais ça m'incommode.
On devrait faire aux rois
Cadeau d'une méthode
Pour dîner deux fois.
Voilà, etc.

L'ŒIL-EN-COULISSE.

Roi d'Araucanie
T'as de l'agrément !
T'as femme jolie,
Et plus d'un'vraiment.

CARABI.

Mais tout's ces loufoques
Sont bêt's comme des choux,
Et je donn'rais toutes
Mes femm's pour deux sous.
Voilà, etc.

CARABI. Assez! assez! mes journaux, j'aime encore mieux ça (*il lit.*) Ah! sapristi, on se fiche trop de moi là-bas. Ce n'était pas assez de m'avoir refusé mon emprunt... c'était une de mes meilleures farces pourtant.... Voilà maintenant qu'on me fourre dans les revues. Ces gens civilisés sont par trop incivils... si j'en tenais seulement un ou deux.

UN PATAGON. Grand chef! On vient de ramasser deux étrangers sur le rivage.

CARABI. Bon! voilà mon affaire! apportez! Ah! ah! mes petits agneaux d'Europe, vous voulez me faire poser? Vous ne savez pas que c'est moi qui fait poser les autres. Nous allons rire.

## SCÈNE XIV.

LES MÊMES, BARIGOULE, COCHONNET.

CHŒUR.

AIR : *Folichons et Folichonnette.*

Devant notre roi qui l'ordonne
Bons étrangers, paraissez,
Bénissons le sort qui lui donne
Les plaisirs imprévisés.

CARABI.

Approchez sans peur,
Je vous dis d' bon cœur :
Bonjour !

TOUS.

Bonjour !

CARABI.

Toute notre cour
A votre séjour,
Va devoir un heureux jour.

ENSEMBLE.

Devant notre roi, etc.

CARABI-CARABO. Que mes frères soient les bienvenus.

BARIGOULE. Il a l'air bon enfant. Bonjour. (*Il lui tend la main*).

CARABI, *lui donnant une poignée de main et lui tâtant le bras.* Très-bien! (*à Cochonnet*) Et vous?

COCHONNET, *lui tendant la main.* A l'honneur de vous servir.

CARABI, *lui pinçant le mollet.* Parfait! j'espère que j'aurai le plaisir de dîner avec vous.

COCHONNET. Il nous invite.

BARIGOULE. Il aime les Français.

CARABI. Ça dépend de la sauce... voyons. (*il réfléchit*).

COCHONNET. Comment ça?

CARABI. Qu'on les bourre de truffes, d'abord.

BARIGOULE. Oh! pas de cérémonies, je vous en prie.

CARABI. Laissez donc. (*à Potiron*) Après ça voyons un peu... (*il médite*).

COCHONNET. Dites donc, sergent! qu'est-ce que c'est que ça, des truffes?

BARIGOULE. C'est des pommes de terre noires.

COCHONNET. Connais pas.

BARIGOULE. Mais si! vous avez vu chez les marchands de *comestibles* ces terrines jaunes où il y a de la graisse, avec des taches noires dedans. C'en est.

COCHONNET. Ah! ben! j'avais toujours cru que c'était de la crème au café, ousque la cuisinière avait laissé tomber des morceaux de charbon. Est-ce que vous en avez mangé, vous?

BARIGOULE. Parbleu! Pas personnellement; mais j'ai eu un camarade de lit qui avait un pays qui était brosseur d'un capitaine qui en mangeait très-souvent.

CARABI. Décidément qu'on les mette à la broche tout simplement.

BARIGOULE. Qui ça?

LE POTIRON. Mais vous, mes petits amis.

COCHONNET. Ah! le gredin, je saisis son idée.

BARIGOULE. Ce n'était pas à sa table qu'il nous invitait.

COCHONNET. C'était dessus!

LE POTIRON. Allons, il faut y aller!

BARIGOULE. Faudra voir!

CARABI.

Allons, à la broche !
Allez-y gaîment.

Digitized by Google

BARIGOULE.

L'premier qui s'approche,
J'lui cass' le croqnaot.

ENSEMBLE.

Ils vont, } quelle fête!
Faut-il }
A ce roi charmant,
Dont l'dîner s'apprête,
Servir d'aliment.

CARABI. Ouste! à la cuisine! (*on les entraine, ils resistent*).

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, LA PIÈCE A FEMMES.

LA PIÈCE. Arrêtez!

CARABI. Encore une étrangère... mon garde-manger se garnit.

LA PIÈCE. Tu crois? et moi, je prétends sauver mes compagnons de voyage.

CARABI. Me retirer les morceaux de la bouche. Ah! ouiche! comme je danse!

LA PIÈCE. Pris au mot! Si d'ici à une heure, je te fais danser, consens-tu à leur épargner la broche?

CARABI. Que veux-tu faire?

LA PIÈCE, *montrant Barigoule*. Confie-le moi un instant. Je te le rendrai. (*Elle lui parle bas. — Il sort.*)

CARABI. Ne le perdez pas de vue... nous allons rire! (*A la pièce.*) Comptes-tu employer la violence?

LA PIÈCE. Loin de là! je compte t'offrir un divertissement qui fait bondir de joie les Parisiens, et tu bondiras comme eux.

CARABI. Peuh! de la littérature!

LA PIÈCE. De la littérature, la pièce à femmes! De la vénerie, à la bonne heure!

AIR : *de chasse.*

Tayaut! oh!
En chasse! en chasse!
Tayaut! oh!
Le daim est là haut!
Affich', mon piqueur, Réclam', mon limier,
Ont dès le matin détourné le gibier.
Tous deux savent l'art de faire le bois.
Ou scène ou théâtre, et déjà j'en revois.
Tayaut! oh! etc.

Vite! de l'orchestre aux hôtes troublés
Je lâche dos blancs et mollets découplés.
L'animal frémit. Le prologue achevé,
La toile se baisse, et le daim est levé.
Tayaut! oh!

Pour peu qu'me monte ait bell' jambe et beaux yeux,
Je peux maintenant la mener où je veux.
Les trac's ne manqu'nt pas : bouquets, billetsdoux...
Montrons du jarret, et la bête est à nous.
Tayaut! oh! etc.

Je n'veux pas sa mort, j'aime mieux l'ménager.
La race en est bonne, il faut la ménager.
J'sais un parc aux daims, quartier de Clichy.
C'est en l'coffrant là qu'on sonne l'hallali.
Tayaut! oh! etc.

CARABI. Eh bien! je veux bien: ça me distraira peut-être, et j'aurai l'air d'encourager les beaux-arts. Tope!

LA PIÈCE. C'est dit. On va commencer.

CARABI. Un instant! j'aime à être bien assis au spectacle.

LA PIÈCE. Ah! bien, si tout le monde était comme toi, les théâtres seraient toujours vides.

CARABI. Et tu dis que ça s'appelle, cette drôlerie-là?

LA PIÈCE. Ça a pour titre : la Noce des bâtons de chaise.

CARABI. La noce des bâtons de chaise. Pourquoi ça?

COCHONNET. Parbleu! à cause des jambes, minces aux deux bouts et rembourrées dans le milieu. (*A part.*) Il ne comprend rien, ce mangeur de gens.

LA PIÈCE. Je te fais grâce du prologue, où l'on voit Satan...

COCHONNET. Bah! Je l'attendais. Dans ces pièces-là, on voit toujours Satan.

CARABI. Même quand on s'attend le moins.

LA PIÈCE. On voit donc le roi des enfers en proie à une fièvre brûlante.

COCHONNET (*chantant*).

Une dame approche de son lit.

LA PIÈCE. Justement. C'est Astarté! qui vient essayer de le distraire... Figure toi que tu es le malade en question.

CARABI. Moi! jamais.

COCHONNET. Est-il peu complaisant! On sait bien que le roi d'Araucanie, ça n'est pas le diable... figurez-vous seulement.

LA PIÈCE. Moi, je suis Astarté, et je commence (*déclamant*).

O vous! que pour damner les âmes de la terre,
Lucifer inventa jadis,
Paraissez et venez amuser votre père,
O danses des divers pays!

(*Musique; un couple de valseuses allemandes entre et valse; un danseur et une danseuse russes exécutent ensuite une mazurka; à ceux-ci succèdent des danseurs anglais, qui dansent une gigue.*)

COCHONNET. Hip! hip! hurra! hein! quel joli ouvrage!

CARABI. J'avoue que c'est assez bien écrit, ce dialogue-là.

LA PIÈCE. Pas une faute d'orthographe!

COCHONNET. Et ça ne manque pas de pointes.

CARABI. Malgré ça, ça me donne des tiraillements d'estomac (*Il fait claquer ses mâchoires*).

COCHONNET. Bigre! il mâche à vide. Autre chose vivement, il n'est que temps.

LA PIÈCE. En avant la danse française! (*Entrée de sabotiers et sabotières.*)

COCHONNET. Hé bien! j'espère que vous trouvez ça beau, cette fois-ci?

CARABI. Oui, j'aime assez ce trémoussement-là. ça doit donner de l'appétit.

COCHONNET. Allons! à nous deux; là... Tra la la la.

CARABI. Mais j'ai assez faim comme ça; qu'on sonne le dîner!

COCHONNET. Il est trop dur à la détente; nous sommes cuits.

LE CARNAVAL (*paraissant*). Pas encore!

CARABI. Qu'est-ce que c'est que ça?

LA PIÈCE. C'est le carnaval.

LE CARNAVAL.

AIR : *Final du quadrille du brasseur.*

Entendez-vous là-bas
Cette étrange harmonie?
C'est le piston qui crie :
Commencez vos ébats.
C'est le joyeux signal
Qu'aux nuits parisiennes,
Sur des rives lointaines,
Donne le carnaval.

Fuyant Rome et Venise la belle,
Heureux séjours que j'illustrai jadis,
Pour Paris où le plaisir m'appelle
J'ai déserté la terre où je naquis.
Entendez-vous là-bas, etc.
A Paris
Voyant qu'on sait rire,
A Paris
Pour toujours j'ai mis,
A Paris
Mon joyeux empire;
A Paris
Je chante et je ris.
Entendez-vous, etc.
Foin de vous, ô danses étrangères!
Disparaissez, danses de paysans!
L'opéra de ses fêtes princières
M'ouvre à moi seul la porte à deux battants.
Entendez-vous, etc.
En avant!
Danseurs et danseuses!
En avant!
Quel plaisir charmant!
En avant!
Jambes cascadeuses!
En avant!
La cheville au vent!

(*Parlé.*) Ohé! les balouses!

(*Des masques entrent des deux côtés. — Reprise de l'ensemble.*)

Entendez-vous, là-bas, etc.

COCHONNET. Cristi, ça ne lui fait encore rien. Allons! trémoussons-nous donc mieux que ça.

LA PIÈCE, (*à Carabi.*)

AIR : *En jouant du mirliton.*

Cett' gaîté te conseille.
Dis, ne l'entends-tu pas
Qui te crie à l'oreille :
Laisse-là ton repas,
Pour pincer une contredanse,
Pour pincer un rigodon!
D'abord on n'a jamais, j'pense,
Gagné d'indigestion,
En pinçant une contredanse } (*bis.*)
En pinçant un rigodon. }

CARABI. Ah! ça me remue la fibre.

*Même air :*

Au bruit d'cette allégresse
J'me rappell' c'que j'étais,
Et que dans ma jeunesse
J'fus fier d'être Français,
En pinçant une contredanse,
En pinçant un rigodon.
Je veux rêver à la France,
A la chaumière, à Lison,
En pinçant une contredanse,
En pinçant un rigodon.

COCHONNET. Eh! bien, y allons-nous, à nous deux? Ah! il ne sait pas.

CARABI. Mais, tas d'imbéciles que vous êtes, vous ne voyez donc pas que je vous fais poser. Je sais ça mieux que vous, c'est moi qui l'ai inventé. Si j'avais seulement une danseuse!

CHICARDINETTE, (*entrant.*) La danseuse demandée, voilà. (*Au public.*)

*Même air :*

Je ne suis pas tranquille;
Mais j'entends affirmer,
O public difficile,
Qu'on peut te désarmer,
En pinçant une contredanse,
En pinçant un rigodon.
Messieurs, laissez-nous la chance
D'obtenir notre pardon,
En pinçant une contredanse,
En pinçant un rigodon.

GRAND QUADRILLE FINAL.

FIN. 76353

Paris.— Typ. Gallet, rue Git-le-Cœur, 7.

N.º d'invent: 1208

Digitized by Google